

Cette salle-manufacture est, depuis 1953-54, une coquette maison qu'habitent Marc Dufour et Josette, sa femme.

En 1928, Yvon Deschênes établit une autre boutique à semblable destination, que pour cause de santé il vendit en 1943, à Cléophas Pelletier. Monsieur Pelletier vous fignole encore les plus belles portes les plus belles moulures et les plus beaux châssis du canton...

Et puis jadis :

*Le Grand.... Chouinard, Jean-Marie,
Rouets, faisait pour Marie...;*

*Tandis que Mongeon, le beau....
Réparait tous les tonneaux.*

*Pour la selle du poulain,
Qui donc battait Zéphirin?*

*Chouinard, tanneur, arrangeait
Bien tous les cuirs, sans délai.*

*Pelchat, Perreault, Desgagné,
Grain moulurent, pour gagner;*

*Les suivirent de plus bel:
Bouchard, Plourde et Lebel.*

*A part moulins et boutiques,
On fit aussi de la brique....
Par là...*

*Si tout au long, j'ai rimé,
N'allez pas m'invectiver...*

*Pour ça,
Antoine, au temps de Didyme,
Fut de Cicéron, victime...*

*Rime n'est pas poésie;
Souriez donc, mes amis!*

METIS INDUSTRIEL: le chapitre expire; je l'ai bâti par monts et par vaux, je m'en excuse.

METIS INDUSTRIEL! une chose est évidente: il manque à Saint-Octave, une industrie vitale, un je ne sais quoi qui retiendrait ici, notre jeunesse. Ni les talents, ni les bonnes volontés ne font défaut;

mais "si la foi est l'âme d'une œuvre, l'argent n'en est-il pas le corps?" Où donc est le philanthrope... "l'homme au miracle" qui résoudra le problème de l'émancipation de nos jeunes?

Je n'ai pas la puissance, pas les talents voulus pour suggérer la moindre solution; toutefois, j'aime trop Saint-Octave, ma paroisse, pour ne pas lui redire mon attachement et mon espoir en sa prospérité.

Au... bi-centenaire!...

Marie-Paule LEPAGE



Jean-Marie Fortin, Constructeur.

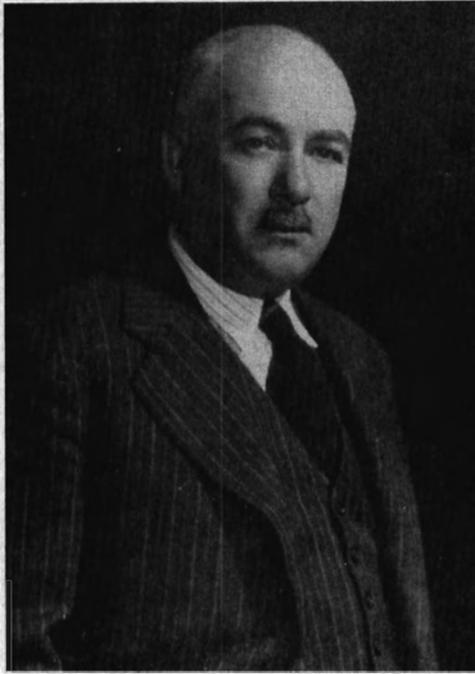
Né à Saint-Octave-de-Métis, le 10 février 1916, fils d'Octave Fortin et d'Emérentienne Charette. Il fait un an d'études au Séminaire de Rimouski et deux années à Charlottetown, Ile-du-Prince-Edouard, où il se familiarise avec la langue anglaise. Il fréquente ensuite l'école technique de Montréal où il bâtit sur papier. Diplômé en construction, il passe à l'école du meuble de Montréal, qui lui confère à sa sortie le diplôme d'ébéniste. A 21 ans, il est professeur à l'école technique de Rimouski, où il enseigne les théories de la construction. Sa première incursion dans le domaine de la construction est d'agir comme surintendant des travaux dans le chantier des imposantes dépendances des Pères Trappistes à Saint-Norbert, au Manitoba. En 1939, il entre volontairement au service de l'armée canadienne et il est inscrit comme sapeur au corps des ingénieurs. Il traverse en Ecosse, et pendant les six années qu'il passe outre-mer, il traverse l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne. Il devient caporal puis lieutenant. Il suit même pendant 11 mois le cours abrégé des ingénieurs de l'armée impériale. Lors de la démobilisation

en 1945, Jean-Marie Fortin devient inspecteur en chef de l'établissement des vétérans sur les terres, pour toute la province de Québec. En 1947, il revient pour de bon à la construction.

Premier contrat, première maison à Pointe-Claire. Premier succès aussi. De nombreuses entreprises suivent toujours plus nombreuses et plus importantes. La moyenne de sept ans dépasse un million de dollars par année: on estime à \$8 millions l'ensemble des logements construits ou mis en chantier par M. Fortin, de 1947 à 1954. Il est aujourd'hui à son projet de Sainte-Rose qui engage une somme voisine de deux millions. Débutant dans les affaires avec un capital de \$1500.00, M. Fortin est facilement coté aujourd'hui à un demi-million. Il est au tout premier rang des entrepreneurs individuels du Canada et de la Province de Québec.

Ses réussites sont dues pour une large part à ses études techniques, à la connaissance des hommes qu'il a acquise dans l'armée, à l'expérience qu'il a obtenue dans l'exécution des travaux de guerre et de ses entreprises. Il sait allier l'esprit d'entreprise à une saine connaissance des affaires.

En novembre 1943, il épousait outre-mer une anglaise catholique: Carmela Finch. Trois enfants sont nés de ce mariage: Annette, 11 ans; Peter, 8 ans et Paul, 4 ans.



Zachée Langlais, B.Sc.A., I.C.

Zachée Langlais, fils de Louis-Michel Langlais et de Claire Blanchet est né à Saint-Octave-de-Métis, le 23 juillet 1888. Il a fait ses études au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis à l'école de Polytechnique de Montréal, où il a obtenu un diplôme de bachelier ès-sciences appliquées et d'ingénieur-civil, en mai 1911.

Après avoir acquis de l'expérience dans des bureaux d'ingénieurs-conseils à Montréal et au département des travaux publics d'Ottawa, il fondait en 1920 un bureau d'ingénieurs-conseils à Québec, où il travaille depuis pour plusieurs corporations de villes, de villages, communautés, compagnies et particuliers.

Il est actuellement le conseil de plusieurs organisations, aviseur technique de l'archidiocèse de Québec, vice-président du bureau de révision de l'évaluation des propriétés de la cité de Québec, directeur-gérant de la compagnie de pouvoir de La Sarre.

Marié en 1917, il a quatre filles et un fils, aussi ingénieur, qui est maintenant son associé.

C'est avec plaisir que, l'été dernier, il amenait ses petits-enfants à son village natal.



Wilbrod Langlais

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 2 septembre 1890, de Louis-Michel Langlais et de Claire Blanchet, a fait ses études secondaires au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Etudes universitaires à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, Université de Montréal. Diplômé en sciences commerciales et maritimes en mai 1914.

Fondateur et président de Langlais & Frère Inc., maison établie depuis trente ans et qui s'occupe du commerce de gros dans les spécialités de chauffage, ventilation, électricité, cuisine et accessoires de marine. Marié avec Berthe Lauriault, le 9 mai 1916, dont il a eu trois enfants : Roger, décédé accidentellement à Rimouski, le 25 juin 1937; François, ingénieur professionnel à l'emploi de la Compagnie Iron Ore, marié à Louise Bédard, et demeurant à Montréal; Céline, mariée à Gérard Barbin, employé civil et demeurant à Québec. Marié en secondes noces avec Fernande Brunet, le 9 janvier 1946. Il a fait la lutte pour le fédéral en 1953 dans le comté du Saguenay et a été défait par 351 voix aux élections du 10 août 1953.



Henri-A. Martin, Comptable.

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 27 juillet 1899, fils de Jules-G. Martin, cultivateur, et de Malvina Thibeault.

Etudes au collège de Saint-Joseph de Lauzon (Lévis) et à l'Université Saint-Dustin, à Charlottetown, I.P.E. S'établit à Rimouski en 1926. Il est syndic licencié et possède, en cette ville, un bureau de comptable public depuis cette date. Président de Martin & D'Anjou Inc., courtiers en assurances; directeur de Quebecair Inc.; président de Bic Golf Club depuis 1953; directeur de Pee Bee Curling Club; propriétaire du Marché Alimentaire Moderne, Martin & Fils, Enr.; Chevalier de Colomb 4ème degré; président de l'Association des Marchands Détaillants, succursale de Rimouski depuis 1949; directeur provincial de la section des vivres de l'Association des Marchands Détaillants du Canada, et directeur de la Chambre de Commerce senior. Sports favoris: golf, curling. Amateur de chasse et pêche. Membre du club de chasse et pêche Ouimet.

Marié à Virginie Landry, le 10 septembre 1922, et en secondes noces à Elise Joubert, le 18 juin 1942. Enfants nés de son premier mariage: Paul, 31 ans; Guy, 30 ans; Bernard, 28 ans; Gaston, 25 ans; Suzanne, 23 ans; Jacques, 22 ans; Lucie, 20 ans; Micheline, 14 ans.



Raymond Martin, L.S.C.

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 22 avril 1904, fils de Jules-G. Martin et de Malvina Thibault. Etudes primaires à l'école du village de Saint-Octave. Etudes classiques au séminaire de Rimouski (1919-23) et à l'Université de S. Dunstan, Charlottetown, I.P.E. (1923-24). Cours universitaire à la faculté des Sciences Commerciales (Hautes Etudes Commerciales), 1925-29; licencié ès-Sciences Commerciales (L.S.C.) avec grande distinction en 1929. Marié en 1930 à Cécile Poirier, anciennement de Saint-Octave. Trois enfants sont nés de ce mariage: Pierrette, Claude et Liše. Occupation: gérant des ventes pour le Canada: Vapor Car Heating Co. of Canada Ltd, Montréal, P. Q. Sports favoris: Golf, quilles, pêche et bridge. Résidence: 27, rue Morris, Sainte-Thérèse-de-Blainville (Terrebonne), P. Q.



Jean-Marie LeBel, comptable

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 17 juillet 1917, fils d'Antoine LeBel et d'Octavie Fortin. Etudes Classiques au Séminaire de Rimouski (1932-1939). Etudes universitaires à l'Université de McGill de 1939-1940 et de 1945 à 1948. De 1940 à 1945, a été sergent dans l'aviation militaire. Depuis 1945, est à l'emploi d'une compagnie de Montréal.



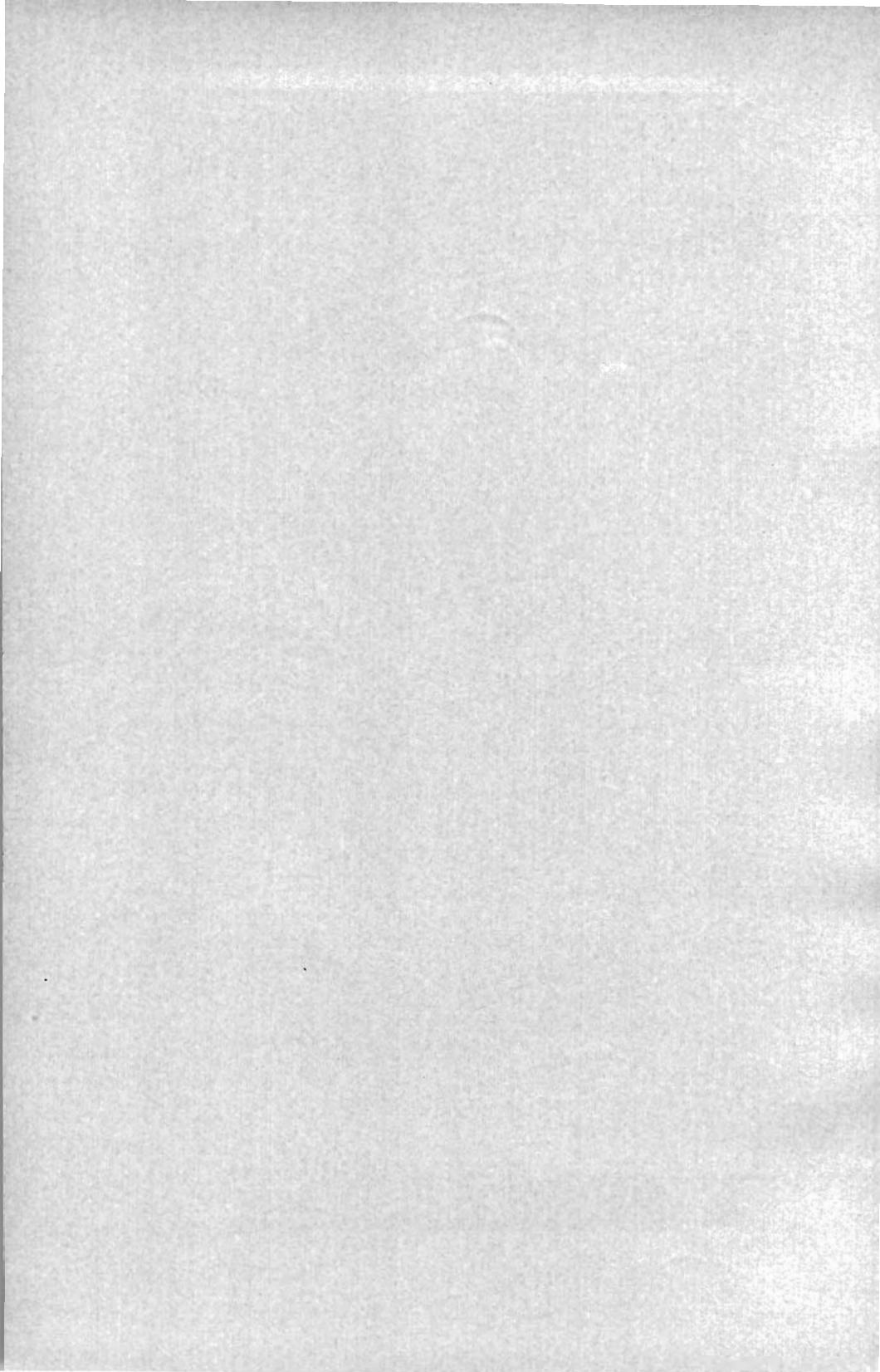
Louis-de-Gonzague Page, Comptable agréé.

Né le 28 janvier 1926, fils de William Page et de Maria Bernier. Etudes classiques au séminaire de Rimouski, de 1939 à 1947. Etudes universitaires à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, de 1947 à 1950. Licencié en sciences commerciales des Hautes Etudes Commerciales et de l'Université de Montréal en mai 1950. Licencié en sciences comptables en novembre 1950 et a obtenu son diplôme de C.A. (comptable agréé) le 15 janvier 1952. A l'emploi de la Taxe de vente provinciale de juin 1950 à février 1951; de Chartré, Samson, Beauvais, Bélair & Cie à Rimouski, de février 1951 à juillet 1951; de Emile St-Pierre, de Rimouski, de juillet 1951 à avril 1952; depuis ce temps à l'emploi de Chartré, Samson, Beauvais, Bélair & Cie de Québec. Marié le 19 juillet 1952 à Françoise Lemay, de Sainte-Croix de Lotbinière.

CHAPITRE IX

Métis

Terre d'Honneur





MÉTIS

TERRE D'HONNEUR

par Roland LEBEL, *ptre.*

I — MOISSON DE GLOIRES MILITAIRES

*“Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.”*

(Victor Hugo)

Saint-Octave a largement payé son tribut à la guerre. Sept de ses fils y sont morts comme de véritables héros ; leurs exploits et leurs vertus guerrières nous étonnent tous encore ; c'est à juste titre d'ailleurs qu'ils ont été jugés dignes, par le haut commandement britannique, des plus insignes décorations réservées aux combattants qui se distinguent par leur valeur militaire exceptionnelle et leur courage surhumain. C'est une coïncidence étrange et particulièrement flatteuse pour la paroisse de voir attribuer ainsi à plusieurs de ses fils, victimes de la guerre (1914-1918) les décorations les plus enviées et les plus distinguées.

Nous nous arrêterons seulement sur les militaires qui sont morts au champ d'honneur. Nous voudrions bien pouvoir citer ici tous les nombreux faits d'héroïsme qui sont à notre connaissance et dans la bouche de nombreux parents et amis ; on les redira longtemps dans ces foyers.

Un grand nombre de paroissiens, dans la force de leurs vingt ans, sont allés à la ligne de feu et y ont accompli des actes d'héroïsme, des exploits restés ignorés, mais ils ont eu le privilège de garder la vie sauve. Ils ont quand même bien servi leur patrie et nous leur en sommes reconnaissants. Si tous leurs exploits sont restés ignorés nous ne nous en faisons pas moins un devoir d'honorer leurs glorieux faits. La mémoire du souvenir est pour eux tous un gage de reconnaissance.

Pleurons tous ces valeureux soldats morts à la guerre et enivrons la façon dont ils ont rempli leur vie.



**Le Capitaine
Jean Brillant
Croix Victoria et
Croix Militaire
1890-1918**

Né le 15 mars 1890, fils de Joseph Brillant et de Rose-de-Lima Raiche. Etudiant au séminaire de Rimouski en 1904-1905. Capitaine dans la milice canadienne. Engagé dans le 189^e Régiment, le 15 janvier 1915. Versé au 22^e Régiment, en octobre 1916, en France. Blessé dans un coup de main heureux contre un avant-poste allemand, le 28 mai 1918, est décoré de la Médaille Militaire. Le 9 août 1919, à Villers-Bretonneau, blessé deux fois dans la même journée sans vouloir quitter son poste, est frappé mortellement le soir en conduisant son détachement à l'assaut d'une batterie ennemie. Il meurt le lendemain. Son corps repose dans le cimetière de Dury, en France. Le 16 décembre 1918, le Gouverneur-Général du Canada le Duc de Devonshire remet la décoration de la Croix Victoria à sa famille.

La citation officielle attestant les droits du lieutenant Jean Brillant à une si haute récompense, est un véritable récit d'épopée.

(Traduction officielle) :

Le lieutenant Jean Brillant, M.C., du 22e Bataillon, Régiment de Québec.

Pour la plus éclatante bravoure et un dévouement presque sur-humain au devoir pendant les opérations du huit et neuf août dix-neuf cent dix-huit, dans l'attaque et dans l'avance de douze milles aux environs de Villers Bretonneux, à l'est de Maharicourt. Le lieutenant Brillant était à l'attaque d'une compagnie qu'il dirigeait pendant ces deux jours avec grande intrépidité et extraordinaire habileté et initiative.

Vers une heure de l'après-midi, le neuf août dix-neuf cent dix-huit, à un mille à l'est de Caix, après le commencement de l'attaque, le flanc gauche de sa compagnie fut arrêté par une mitrailleuse ennemie. Le lieutenant Brillant se précipita et captura la mitrailleuse, tuant lui-même deux servants. Dans cette action, ayant été blessé à la cuisse, il refusa de se faire évacuer. Un peu après trois heures, le même jour, la compagnie du lieutenant Brillant fut arrêtée par un feu violent venant d'un raid de mitrailleuse établi dans les maisons de la partie nord de Vrely. Personnellement, il reconnut le terrain, organisa un parti de deux pelotons, et s'élança sur le nid de mitrailleuses. Cent cinquante Allemands et quinze mitrailleuses furent pris. Le lieutenant Brillant tua cinq Allemands et fut blessé une seconde fois à l'épaule. Sa blessure fut pansée immédiatement, mais il refusa de nouveau de se faire évacuer.

Vers six heures du soir, le même jour, après que sa compagnie eut atteint une ligne à l'est de Maharicourt, ce brave officier vit une pièce de campagne tirant sur ses hommes en terrain découvert du bois de Mancourt. Immédiatement, il organisa et conduisit un détachement sur le canon. Après une avance de six cents verges, le lieutenant Brillant fut sérieusement blessé à l'abdomen. Malgré cette troisième blessure, il continua à avancer plus de deux cents verges et tomba inconscient, épuisé de fatigue et de perte de sang. L'exemple admirable du lieutenant Brillant, pendant cette journée, enflamma ses hommes d'un enthousiasme et d'une ardeur qui contribuèrent largement au brillant succès du bataillon dans cette journée.

Ainsi mourut le lieutenant Brillant comme il devait mourir, en pleine gloire, mêlant son sang à celui de tant de nos autres héros qui ne surent pas non plus s'épargner, mais se sacrifièrent volontairement, le sourire sur les lèvres, pour aider au triomphe de la justice et de l'humanité. Le lieutenant Brillant n'avait jamais rêvé de si glorieux trépas, mais comme nous, il devait s'y attendre, étant de ceux qui ne savent pas reculer même au moment du danger suprême. Il aimait la vie, car on l'aime à son âge, mais au-dessus de la vie il a aimé le devoir poussé jusqu'à sa dernière limite. Sa vie a été sans faiblesse, son dévouement exemplaire et sa mort celle d'un héros. Blessé à mort, il pensa à ses soldats et dit à ceux qui l'assistaient : "Trans-

portez-moi en arrière pour que mes hommes ne me voient pas souffrir; non que je craigne la souffrance mais je redoute qu'elle ne les affecte et ne les décourage". Après ces dernières paroles, il perdit connaissance pour ne plus la recouvrer. Ainsi sa dernière pensée fut une pensée de charité pour ceux dont il avait partagé les labeurs et les angoisses. Le lendemain, le 10 août, il mourut à l'âge de 28 ans et quelques mois. Son corps repose dans le cimetière militaire de Dury, en France.

La Croix Victoria, la décoration militaire anglaise la plus enviée et prisée, donnée durant la guerre 1914-1918 à des Canadiens-Français, a été gagnée par un enfant de notre paroisse. A ce souvenir nous éprouvons tous en notre cœur un vif sentiment de fierté paroissiale.

**Le Lieutenant
Charles-Eugène Belzile**

**Décoré de la Croix Militaire
1894-1916**

Né le 20 octobre 1894, fils de Ernest Belzile et de Maria Théberge. Il fit d'abord partie du 89^{ème} Régiment de Rimouski avec le grade de capitaine. Le 11 août 1914, il rejoint la 12^{ème} Batterie à Valcartier et quitte le Canada le 30 septembre 1914. Il est rappelé au Canada le 11 décembre 1914. Il s'engage de nouveau le 14 juin 1915 dans la 57^{ème} Brigade et quitte Québec le 21 juillet pour rejoindre le 23^{ème} Régiment; il traverse en France le 12 décembre 1915 pour rejoindre le glorieux 22^{ème} Régiment qui groupait à ce moment-là tous les Canadiens-Français. A ce moment il servait avec le grade de lieutenant.

Il prit alors part à la bataille de Courcellette où tant de nos officiers furent tués. Blessé à Courcellette le 17 septembre 1916, il fut transporté à un hôpital de Boulogne-sur-mer, où il décédait le 29 septembre 1916, à l'âge de 21 ans et 11 mois. Le lieutenant Belzile fut victime de sa bravoure et de sa ténacité, car blessé seulement à une jambe il refusa de se faire transporter à l'arrière afin de mieux continuer de servir. Cité à l'ordre du jour, il fut honoré de plusieurs médailles et principalement de la Croix Militaire.

Citation officielle attestant les droits du lieutenant Belzile à la récompense de la Croix Militaire, décoration posthume remise à ses parents.

“Officier de grande valeur, remarquable par son sang-froid, sa bravoure, sa ténacité et son audace.”

Honneur et reconnaissance à cet officier, un gars de notre pays, dont le courage et le dévouement au devoir, lui a valu l'honneur de la Croix Militaire et les citations les plus élogieuses à l'ordre de l'armée.





**Sergent Joseph-
Hilaire Rousseau**

**Médaille Militaire
1885-1918**

Né le 12 juillet 1885, fils de Joseph Rousseau et de Elmina Martin. Etudiant au Séminaire de Rimouski, de 1898 à 1905. Après ses études classiques, il se dirigea vers l'Université de Montréal et il y étudia le génie civil, de 1905 à 1908. Après ses études, il travailla comme arpenteur jusqu'à 1914, date de son entrée dans l'armée. Il s'enrôla comme soldat en août 1914. Fait sergent sur le champ de bataille au cours d'un combat. Tombé le 26 septembre 1918, à Thiepval, à la tête de son peloton qu'il conduisait à l'attaque. Décoré de la Médaille Militaire. Décoration posthume remise à sa mère.

Ce valeureux et brave soldat est beaucoup trop ignoré; il lui eut été facile d'obtenir des grades d'officiers mais toujours il se refusa à cela et en prévenant même sa mère que ce n'était pas nécessaire d'obtenir des galons pour défendre sa patrie. Et après avoir obtenu son grade de sergent sur le champ de bataille, il donnait comme explications à ses compagnons d'armes, point n'en vaut la peine, nous faisons toujours des choses ordinaires. Quelle timidité rare en ce domaine. Seulement qu'à ce titre, notre loyal soldat mérite une mention spéciale à notre reconnaissance. S'il est mort avec moins d'éclat que ses autres coparoissiens, ce n'est toutefois pas avec moins de courage, d'abnégation et de mérite; beaucoup d'actes d'héroïsme restent ignorés ou ne reçoivent pas la mention qu'ils méritent. Le sacrifice accompli humblement dans des circonstances pénibles et accepté sans espoir de récompense est encore l'héroïsme le plus admirable et le plus méritoire.



Soldat Joseph-Adélarde Tremblay

Né en avril 1890, fils de Joseph Tremblay et de Georgiana Gauthier. Enrôlé dans l'armée le 21 mai 1915, il fait partie du 22^{ème} Régiment. Mort au champ d'honneur le 4 mai 1918, à l'âge de 28 ans. Il a eu l'honneur d'être décoré de quatre médailles militaires différentes. Décorations posthumes dues à son courage et à sa bravoure.

Soldat Georges Gagné

Né en 1895, fils de Paul Gagné et de Marcelline Chas-sé. Décédé sur le champ de bataille en Belgique, le 10 novembre 1917 à l'âge de 22 ans et 8 mois.



Soldat Alexis Dubé

Nous honorons aussi la mémoire du soldat Alexis Dubé, né le 18 août 1889, fils de Israël Dubé et d'Apolline Savard, mort à la guerre de 1914-1918 et dont nous n'avons pu retracer la photo.



Soldat François-Xavier Desrosiers

Né le 20 décembre 1920, fils de Joseph-Ernest Desrosiers, cultivateur, et de Rosalie Fortin. S'enrôla comme volontaire en 1941. Décédé accidentellement en service militaire au camp de Barriefield, Ontario, à l'âge de 22 ans, le 9 décembre 1942 et inhumé le 14, dans le cimetière de Saint-Octave.

**Les quatre frères "Belzile"
tous fils de Belzile "le chantre"**

Sergent Sylvain Belzile

Enrôlé dans l'armée en juin 1940. Démobilisé à la fin de la guerre. Travaille pour le Gouvernement Fédéral.



Major Samuel Belzile

Enrôlé dans l'armée permanente en 1934. Il fit la campagne d'Italie et se trouva à l'armistice en Allemagne avec le 22ème Régiment. Démobilisé à la fin de la guerre il travaille depuis pour le Gouvernement Fédéral.



Robert Belzile

Enrôlé en 1943 dans le Régiment de Montmagny. Traversa en Angleterre et passa au Régiment de Hull. Démobilisé en 1946. Il possède une ferme à Saint-Anselme.

Albert Belzile

Militaire de carrière, dans l'armée permanente depuis 1934. Sergent major régimentaire en 1942. Décoré de l'Ordre de l'Empire Britannique en 1946.



A Trafalgar Square à Londres, les oiseaux sont plus pacifiques que les hommes.

II — MOISSON DE GLOIRES INTELLECTUELLES

“Si quelques-uns parmi vous entendent l'appel enchanteur de la haute science; s'ils se sentent attirés par l'austère beauté du grand savoir, qu'ils ne résistent pas à ce charme! On ne déroge pas en gravissant ces sommets...”

Mgr D'HULST

Saint-Octave-de-Métis, ô paroisse bien-aimée, *Terre d'Honneur*, tu le mérites bien ce titre à cause de la dignité, du courage, de la noblesse et des bonnes mœurs de tes pionniers valeureux.

Tu le mérites par le grand cœur de leurs descendants qui, avec amour et enthousiasme, célébrèrent le Centenaire du clocher natal aimé, qui garde, comme un trésor précieux, le souvenir des chers anciens.

Tu le mérites ce titre glorieux *Terre d'Honneur* par cette belle galerie de soldats généreux que nous venons de contempler et dont la vaillance a su braver les dangers et la mort, plutôt que de faiblir en face du devoir.

L'as-tu remarqué, Métis, ils sont décorés tes fils? Soyons fiers, Métisiens, c'est l'un des nôtres, Jean Brillant, qui porte sur sa poitrine, la première Croix Victoria décernée à un Canadien, la première dans tout le pays.

N'est-il pas, ô paroisse chère, un autre genre de vaillance, d'autres Héros, qui illuminent d'un brillant éclat, ce titre que nous aimons à répéter: *Terre d'Honneur*? Oui, et nous voulons les proclamer ici, ces héros d'un patriotisme de tous les jours. Ceux-là, des forts dans la tranchée des longues études, ont su faire face au bourreau d'un travail intellectuel ardu pour atteindre le sommet de la science ou de l'art professionnel.

Ces héros, non par la charrie, non par l'épée, mais par la parole, la plume, l'action, ont su faire grand leur pays, faire *grande* leur *paroisse*. Leur vrai glaive est le fer qui court entre leurs doigts.

Fils de familles distinguées, servis par une intelligence supérieure, fidèles à leur conscience de catholiques, ils ont veillé, ils ont

lutté pour toutes les bonnes causes. Grâce à la noblesse de leurs sentiments, grâce à la constance dans les durs labeurs, ils ont gravi les plus hauts degrés de notre échelle sociale et font briller sur la paroisse centenaire, le lustre de leur haute dignité.

C'est pour leur offrir en hommage le tribut des sincères félicitations de tous leurs co-paroissiens que nous leur dédions cette page et une place de choix dans notre volume.

Oui, combien nous sommes honorés, et tous les Métisiens avec nous, de présenter ici, comme bien des nôtres les Honorables Juges : Roméo Langlais, Antonio Langlais, Louis-Joseph Gagnon ; et notre Conseiller législatif : l'Honorable Jules-A. Brillant.

Nous voudrions ajouter ici les noms de tous nos héros du travail intellectuel, tous ceux qui se sont distingués dans l'une ou l'autre de nos professions libérales, ou dans le domaine de l'éducation ou dans la législature. La liste en serait trop longue. Nous nous contentons de vous féliciter, chapeau bas, ô vous tous qui avez contribué à faire de cette paroisse, une *Terre d'Honneur*.



**L'honorable juge Roméo Langlais
1880-1951**

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 30 janvier 1880, fils de Louis-Michel Langlais, marchand, et de Claire Blanchet, arrière-petit-neveu par celle-ci de leurs Excellences Nos Seigneurs François-Norbert Blanchet, archevêque de l'Orégon et Augustin-Magloire Blanchet, évêque de Nesqually, aujourd'hui Seattle, qui ont fondé l'Eglise catholique de l'Orégon.

Il fréquenta l'école primaire de son village. Interne au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il y fit ses études classiques et obtint son baccalauréat de cette institution. Il obtint sa licence en droit de l'Université Laval, en 1903. M. Langlais fit partie du Barreau de Québec, de 1903 à 1933, alors qu'il fut nommé juge puiné de la Cour Supérieure. En 1905, il s'associait au bureau légal Turgeon, Roy et Langlais. Il se spécialisa dans la Loi des Compagnies. Il fut syndic du Barreau de Québec, en 1927-1928, puis bâtonnier en 1928-1929. Feu le juge Roméo Langlais fut le président-fondateur de la Société d'histoire régionale de Québec en 1938. Il fut directeur de la Parole Libre. Il fut aussi président et directeur de plusieurs compagnies, clubs et associations culturelles et docteur honoris causa de l'Université Laval.

De son premier mariage avec feu Marguerite Hamel, il eut trois fils : Paul, Gabriel et Simon Langlais et une fille, Claire ; et de son second mariage à Marie-Louise Belleau, il eut deux fils et une fille : Jacques et Guy et Françoise Langlais.

Le Juge Roméo Langlais est décédé subitement à sa résidence d'été de Métis, son pays natal, le 27 août 1951. En annonçant la nouvelle de sa mort, l'*Événement-Journal* publiait en Premier-Québec, les commentaires suivants :

“Doué d'un talent facile, le Juge Roméo Langlais avait brillé dans ses études comme dans l'exercice de sa profession d'avocat. Il possédait le sens des affaires et prêtait volontiers son concours aux mouvements de progrès et de culture. Avant d'accéder au Banc de la Cour Supérieure, il avait été réélu Bâtonnier. Conservateur en politique, il avait été l'un des organisateurs les plus dévoués de ce parti. D'un commerce agréable, sans être mondain, le Juge Langlais a conservé jusqu'à la fin de sa vie, ses relations de famille et d'amitié. Plusieurs des jugements qu'il a rendus dans des causes difficiles ont été maintenus par la Cour Suprême. C'est sa contribution à la jurisprudence canadienne. D'une constitution physique apparemment robuste, sa mort causa autant de surprises que de regrets. C'est une perte pour la magistrature de la province de Québec qui comptait sur lui pour l'expédition rapide d'un rôle toujours surchargé.”

Le juge Langlais, brillant causeur, et collectionneur d'anecdotes touchant la petite histoire, aimait faire des causeries sur son travail de recherche et sur les aspects pratiques (souvent humoristiques) de sa profession. Malheureusement, il n'a pas laissé de textes. Quant à ses nombreux discours (citons entre autres ceux qu'il a prononcés comme Bâtonnier de Québec et la santé qu'il a portée à sa paroisse natale, lors des dernières fêtes), les journaux seuls en ont recueilli des bribes. Tout ce que les archives familiales contiennent, ce sont les textes des opinions et directives qu'il a communiquées aux jurés, dans quelques-uns des procès qu'il a présidés comme juge de la Cour du Banc du Roi ainsi que des notes généalogiques personnelles. Juriste éminent, M. Langlais avait été récipiendaire de la médaille Tessier, en 1903. Sur le banc de la Cour Supérieure, il avait succédé au juge Pierre d'Auteuil.

Voici ce qu'écrivait à son sujet un de ses amis intimes et paroissien, M. Adéodat Lavoie, dans le *Progrès du Golfe* du 16 octobre 1925, à la veille d'une élection.

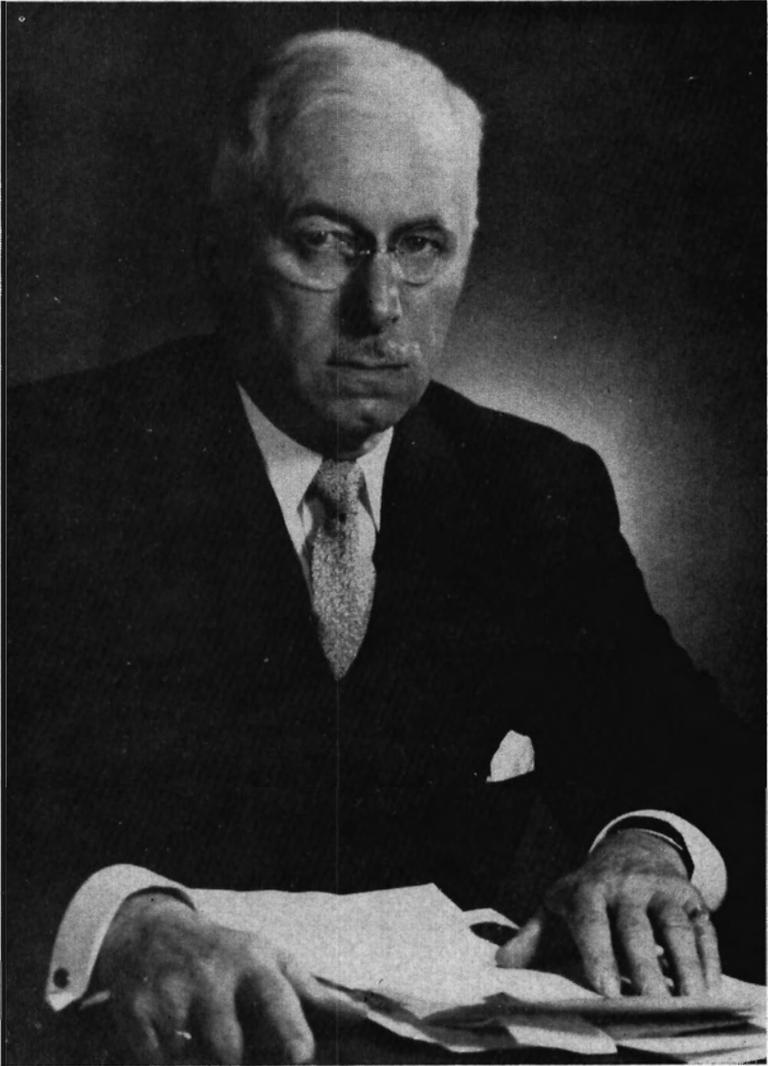
"Aujourd'hui en pleine vigueur de maturité, Langlais présente un type d'homme frappant — une tête à graver dans la pierre. De bonne grandeur, d'une figure arrondie aux traits réguliers et harmonieux, mais pleins de force et illuminés d'intelligence, il a une personnalité physique qui attache le regard. Mais qu'on l'étudie dans l'intimité, qu'on l'observe à son bureau, à la cour, dans ses rapports publics, civiques et sociaux, et l'on verra que sa personnalité morale n'est pas moins captivante. Son intelligence subtile, sa culture aux larges horizons dans tous les domaines, son âme capable des plus délicates comme des plus puissantes émotions; sa nature sympathique, bien que apparemment concentrée, qui le pousse instinctivement à consoler l'affliction, à secourir le nécessiteux; sa franche amitié que rien ne puisse altérer font que Langlais est un de ces êtres privilégiés qui inspirent confiance en la nature humaine et la font estimer."

"Je ne voudrais pas être trop long, — car le *Progrès* se dit lésineux de son espace — mais il faut que je dise un mot de Langlais orateur, et j'aurai fini."

"Avec les qualités déjà énumérées, — qualités de cœur, d'esprit, de culture et qualités physiques — il serait surprenant que Langlais ne fût pas orateur. Outre son esprit logique, j'allais dire géométrique, Langlais est doué d'un tempérament que je pourrais appeler passionné, au sens meilleur du mot. Servies par la facilité d'expression, aidées d'une fine intelligence et d'une science étendue, les natures vibrantes comme la sienne ne peuvent que gratifier éminemment du don oratoire les êtres d'élite qui en sont les possesseurs, — qui en sont, devrais-je peut-être dire, possédés."

“Eh! bien oui, Langlais est né orateur. Tribun, il ne l'est peut-être pas encore de fait: sa fonction d'avocat achalandé le forçant constamment à se démêler dans une succession multiple et enchevêtrée de causes épineuses, l'a habitué à brider le flot naturel d'éloquence qui doit bouillonner dans le cœur et le cerveau alimentant un tempérament comme le sien; mais que l'éloignement de son bureau d'avocat, que le commerce politique lui fassent oublier peu à peu cette contrainte; que l'entraînement de la tribune populaire ou parlementaire délie graduellement ce frein de convention devenu frein d'habitude, et nous verrons Langlais devenir un des plus beaux orateurs populaires et parlementaires dont notre génération pourra se louer.”





L'honorable Juge Antonio Langlais

Né à Saint-Octave-de-Métis, le 7 mars 1886, fils de Louis-Michel Langlais, marchand, et de Claire Blanchet, arrière-petit-neveu par celle-ci de leurs Excellences Nos Seigneurs François-Norbert Blanchet, archevêque de l'Orégon et Augustin-Magloire Blanchet, évêque de Nesqually, qui ont fondé l'Eglise catholique de l'Orégon.

Son père, fils d'Octave, est né dans cette partie de la tranquille paroisse de Saint-Denis qui plus tard devint une partie de Saint-Philippe. La ferme ancestrale est encore aux mains du petit-fils de l'aïeul.

Quand il commença à fréquenter l'école primaire de son village, à l'âge de six ans, il savait lire couramment. Interne au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il y suivit l'enseignement commercial qu'il termina au Collège d'Ottawa, section commerciale de cette Université où il obtint le diplôme d'éducation commerciale en juin 1901. Poursuivant ses études secondaires au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il étudia les sciences et la philosophie à l'Université Laval dont il obtint le diplôme de B.A. avec très grande distinction en juin 1907. Inscrit à la faculté de Droit, il obtenait sa licence en droit en juin 1910 et était admis au Barreau le 8 juillet 1910.

Huit jours après, il entra à l'étude légale de M^e Simon Lapointe, c.r., à Chicoutimi, où il prit contact avec les grandes entreprises de cette région, soit ferroviaires, soit manufacturières ou financières.

Revenu à Québec en mars 1919, il entra dans une nouvelle firme légale formée de feu M^e Ernest Roy, plus tard juge de la Cour Supérieure, de feu M^e Roméo Langlais, son frère, plus tard juge de la même Cour, de feu M^e Armand Lavergne, décédé lorsqu'il était président de la Chambre des Communes, et de M^e F.-X. Godbout, actuellement fonctionnaire provincial.

En 1927, il fondait une étude légale avec M^e Paul Lesage puis avec son fils aîné Jean et avec son second fils Louis, sous la raison de Langlais & Langlais. Il exerça sa profession seul de 1940 à 1947, ses fils s'étant enrôlés dans la marine canadienne, l'aîné en 1936, appelé dès septembre 1939, et le second en janvier 1940, avec le grade de lieutenant-commandant et de lieutenant, puis de nouveau avec son fils Louis, tant à Québec qu'à Asbestos, où réside ce dernier. Le 9 avril 1952, il était nommé Juge de district pour la province de Québec.

Ayant épousé Adrienne Hamel, fille de Théofred Hamel, courtier de Québec et de Pulchérie Poirier, de Lévis, il eut de ce mariage cinq fils et trois filles. Deux de ses fils moururent pendant leurs études secondaires.

Le dernier de ses fils, André, actuellement major dans l'armée permanente, s'enrôla dans le Royal 22^eme Régiment en janvier 1940. Promu capitaine en septembre 1941, il traversait outre-mer en sep-

tembre 1942. Après dix mois d'entraînement en Angleterre, il débarquait en Sicile le 10 juillet 1943 avec son régiment. Il fit toute la campagne de Sicile et d'Italie comme commandant de peloton d'abord, puis comme commandant de Compagnie jusqu'à et y compris la dernière offensive effectuée par son régiment contre les Allemands en Hollande, la veille de la débandade allemande.

Le juge Langlais est membre de la Société du Parler Français au Canada depuis 1902, date de sa fondation. Il fut appelé à faire partie de son conseil d'administration en 1924. Il en est devenu le président en 1927, en remplacement de l'un des fondateurs de cette société, M. le juge Adjudtor Rivard. En juin 1936, après la résignation de M^e Louis-Philippe Geoffrion, il fut élu secrétaire général afin d'organiser le 2ème Congrès de la langue et de l'esprit français en Amérique qui eut lieu en juin 1937. En cette même qualité, il organisa le Comité Permanent de la Survivance Française dont il fut le trésorier pendant six ans. Il résigna à sa fonction de Secrétaire général pour occuper pendant un terme de deux ans, le fauteuil de président de cette société dont il fut jusqu'en 1950, le secrétaire général.

Nommé Conseiller du Roi en 1922, il fut élu président de l'Institut Canadien de Québec en février 1937. Par son énergie, son esprit de suite et son travail, il établit cette institution, fondée en 1847, dans un immeuble, où il est juste de croire qu'elle défiera les siècles. Il résigna à ce poste onéreux en février 1946.

Le Juge Langlais a, par devoir envers son pays, accepté le 15 avril 1945, de diriger le parti de John Bracken dans l'est du Québec, en collaboration avec M^e Paul Lafontaine, avocat du Barreau de Montréal.

En juin 1937, l'Université Laval conférait au Juge Langlais le titre de Docteur en Droit *Honoris Causa*. Il a été appelé à y donner le cours de Droit international public et privé comme professeur agrégé en janvier 1933, où il remplaçait M. le juge Adjudtor Rivard. Il est professeur titulaire de cette chaire depuis mai 1937.

Le juge Langlais fait partie de plusieurs sociétés littéraires artistiques, légales et scientifiques au travail desquelles il consacre ses publications :

Mon frère l'curé — Récit populaire — Le Canada Français, juin 1924.

Le général McRea a-t-il raison? — Le Canada Français, avril 1934.

Le français au palais — Le Canada Français, janvier 1935.

Maison nette — Le Canada Français, mai 1935.

Une double blessure — L'Événement, 4 juin 1935.

Une lettre — (Le Père Dieux — Le Ralliement des Guides-Baden-Powell) — Un tag-day.

- Le Canada en 1939* — Le Canada Français, février 1939.
- Allocutions du président, Société du Parler Français* — Le Canada Français, mars 1939.
- Portrait du Dr Arthur Vallée, président du Comité France-Amérique de Québec* — Paris-Canada, 23 avril 1939.
- Devant le péril naziste - I* — Le Canada Français, mai 1939.
- En face du péril naziste - II* — Le Canada Français, octobre 1939.
- Allocution du président, Société du Parler Français* — Le Canada Français, mars 1940.
- En face du péril naziste - III* — Le Canada Français, octobre 1940.
- III^e session du Comité Permanent de la Survivance Française en Amérique* — Almanach de l'Action Sociale Catholique, novembre 1941.
- Précision sur le droit de désaveu* — Le Canada Français, décembre 1941.
- Lettre à monsieur J.-S. Salomon, administrateur de la Gazette du Palais* — Port-au-Prince, Haïti — La Gazette du Palais, 15 juin 1942.
- A la mémoire de Mgr Camille Roy* — Le Canada Français, septembre 1943.
- La rivalité fait notre désunion* — Le Canada Français, mai 1944.
- Une enquête de l'Université de Mexico* — Le Canada Français, septembre 1944.
- Si vis pacem, para . . . pacem* — La Revue du Barreau, septembre 1944.
- Pour bâtir un grand pays* — Le Canada Français, septembre 1945.
- La Charte des Nations Unies et le Canada - I* — Le Canada Français, octobre 1945.
- La Charte des Nations Unies - II* — Le Canada Français, novembre 1945.
- Babel n'est pas un mythe* — International Journal, Toronto, Spring 1946 — La Revue du Barreau, avril 1946.
- Un précurseur du droit international: Francisco de Vittoria* — La Revue du Barreau, juin 1946 — La Cultura nel Mondo, Rome, décembre 1947.
- Les Nations Unies et la codification du droit international* — La Revue du Barreau, novembre 1947.
- A propos des Nations Unies* — La Revue de l'Université Laval, novembre 1947.
- Les Nations Unies* — La Revue du Barreau, avril 1948.
- Après quarante-cinq ans* — Chronique du Parler Français — La Revue de l'Université Laval, avril 1948.



L'Honorable Juge Louis-Joseph Gagnon

LOUIS-JOSEPH GAGNON, B.A., LL.L., C.R., est né à Saint-Octave-de-Métis, le 25 février 1908, fils de M^e Paul Gagnon, notaire, et d'Angéline Gagnon-Belles-Iles. Il fit ses études classiques au séminaire de Rimouski et à la faculté des Arts de Québec. Après avoir étudié le Droit à l'Université Laval, il fut licencié en Droit (M.C.L.), en 1930, et admis au Barreau la même année. Il a été durant son cours universitaire président des études en Droit de Laval, président de la Commission théâtrale et organisa une Société d'études juridiques pour les étudiants et jeunes praticiens. Il fut aussi président de sa promotion, tant à la fin de ses études secondaires qu'à la fin de ses études universitaires. Il a exercé la profession d'avocat à Mont-Joli, de 1930 à 1952, et fut durant cette période conseiller, secrétaire, trésorier, syndic et deux fois bâtonnier du Barreau du Bas-St-Laurent. Il a été aussi élu, à Ottawa, en 1938, secrétaire général de l'Association des Jeunes Conservateurs du Canada. Il fut aussi durant cinq ans président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Mont-Joli et président fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste diocésaine de l'archidiocèse de Rimouski, de 1949 à 1951; président de la Ligue de Hockey du Bas-Saint-Laurent à deux reprises; président de la Ligue de Hockey Matane-Matapédia, de même que de la Ligue de "Base-Ball" de la région. Il a été nommé Conseil du Roi en 1945 et devint la même année l'un des directeurs de la Corporation du Sanatorium Saint-Georges de Mont-Joli. Il fut conseiller juridique de la Chambre de Commerce de Mont-Joli durant plus de dix ans; président du Club Richelieu de sa ville et gouverneur-adjoint de la Société Richelieu pour la région du Bas du Fleuve, de 1952 à 1954. Directeur du Centre-des-Loisirs et des Œuvres civiques de Mont-Joli, il préconisa l'organisation des Bourses Scolaires dont il poursuivait encore à l'administration et a mis sur pied le "Prêt d'Honneur" qui fonctionne depuis peu en cette ville.

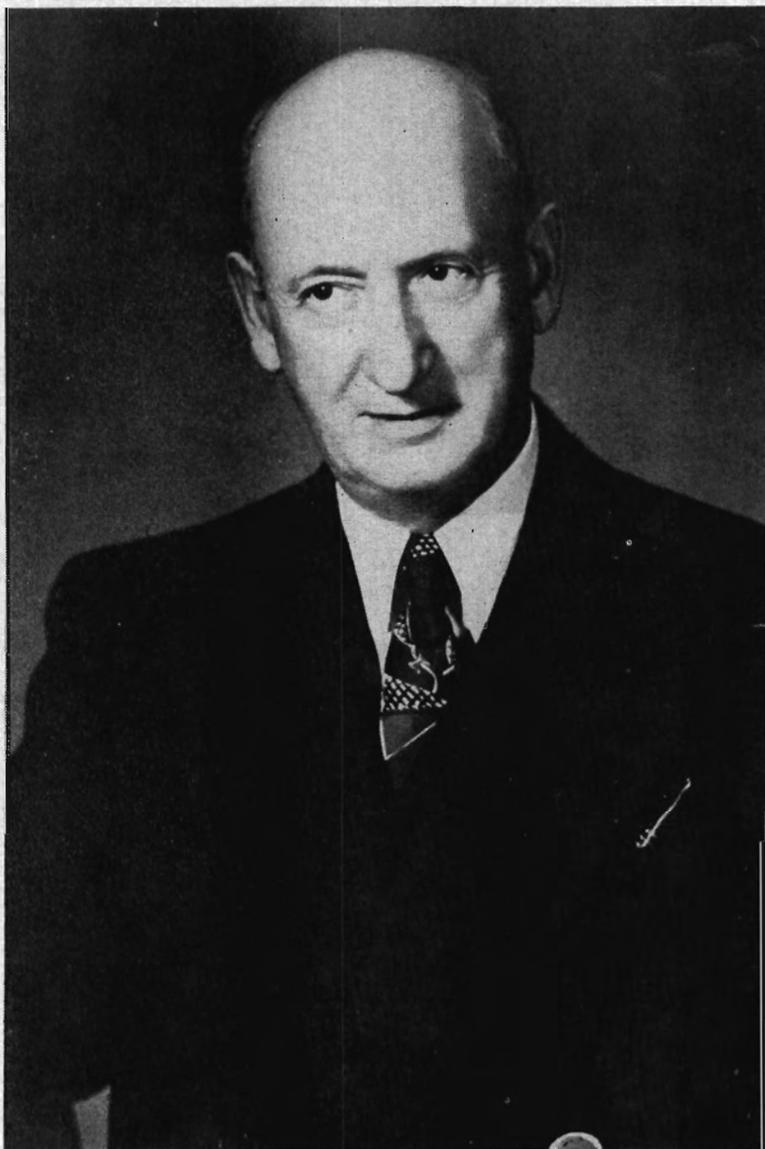
Nommé Juge de district le 7 mars 1952, il dessert depuis cette date les districts de Saguenay et de Rimouski, avec résidence à Mont-Joli.

Durant sa carrière d'avocat il participa à la fondation de plusieurs journaux politiques dont *L'Homme Libre*, *Le Combat*, *Le Journal*, hebdomadaires qui furent publiés à Québec, de 1929 à 1935; et aussi de *L'Aiguillon* et de *L'Éveil des Pays d'En Bas*, qui furent publiés à Mont-Joli, après la dernière guerre.

Comme membre de la Société Saint-Jean-Baptiste et membre du Richelieu, il donna plusieurs conférences dans la région du Bas du Fleuve et traita entr'autres sujets: *Notre Histoire*, *Nos Historiens*, *Louis Riel, fondateur du Manitoba*, *La Pologne héroïque et martyre*, *Le pays du Saguenay et la région du Labrador*.

Il a épousé, à Québec, en 1933, Simone Lapointe, fille de M^e Simon Lapointe, C.R., et d'Angéline Frenette, dont il a quatre enfants: Gabriel, B.A. et L.Ph. de Laval, né en 1935; Michèle, B.A. et B.Ph. de la même université, née en 1936; Nicole, étudiante au Couvent des Ursulines de Québec, née en 1939; Lucie, élève à l'École secondaire des Sœurs du Saint-Rosaire de Mont-Joli, née en 1943.

Conseiller Législatif



L'Honorable Jules-André Brillant

BRILLANT, Honorable Jules-André: Colonel honoraire des Fusiliers du Saint-Laurent; C.B.E. (1944); B.S.C. (1939); Membre du Conseil Législatif de la Province de Québec depuis 1942; Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand (1949); Chevalier de Malte en 1955; Docteur en Droit (honoris causa) de l'Université Saint-Joseph, N.B. (1942); Docteur ès-sciences commerciales (honoris causa) de l'Université de Montréal (1943).

Né le 30 juin 1888, à Saint-Octave-de-Métis, fils de Joseph Brillant et de Rose Raiche.

Industriel et financier éminent, il a pris une part active au développement économique et social de la province de Québec et du Canada, tout particulièrement dans l'organisation de l'économie d'après-guerre en qualité de coordinateur au Comité de la Reconstruction à Ottawa. Pendant la guerre 1939-1945, il était directeur du Bureau des Communications pour la défense du pays. Président pendant plusieurs années du Conseil d'Orientation Économique du Québec, il a été nommé en 1939 directeur de la Banque Centrale d'Hypothèque, poste qu'il résigna en 1942 pour entrer au Conseil Législatif du Québec.

Il est président de: la Compagnie de Pouvoir du Bas Saint-Laurent; la Corporation de Téléphone de Québec; la Compagnie de Téléphone du Golfe Saint-Laurent, Limitée; la Compagnie de Téléphone Bonaventure et Gaspé, Limitée; la Compagnie de Transport du Bas Saint-Laurent; The Canada & Gulf Terminal Railway Company, Limited. Président du Conseil d'Administration de la Banque Provinciale du Canada. Président du Comité Exécutif de la Société d'Administration et de Fiducie. Il est aussi président du Conseil d'Administration de la Société d'Entreprises de Rimouski, Inc. Vice-Président de la Société d'Administration et de Fiducie. Administrateur: Alliance Nationale, compagnie d'Assurance sur la Vie.

Fondateur et vice-président de l'Ecole Technique de Rimouski et de l'Ecole de Marine de Rimouski.

Membre honoraire de la Société Canadienne de la Croix-Rouge, division de la province de Québec. Président honoraire de la Succursale Jean Brillant, V.C. de la Légion Canadienne. Membre du Club de la Garnison de Québec; de la Newcomen Society of England et du Montreal Club (Montréal).

Libéral et catholique romain.

Premier mariage le 27 décembre 1923 à Rose-de-Lima Coulombe (décédée en 1933). Enfants: Jacques, Aubert, Carol, Madeleine et Suzanne. Second mariage à Agnès Villeneuve, le 1er février 1940.

Résidence à Rimouski, P.Q.

NOS PREMIERES VOCATIONS

Religieuses de Jésus-Marie



Sœur St-Donat (Céline Roy)
née à Saint-Simon en 1853, fille
de Etienne Roy et de Sophie Lé-
vesque. A fait profession le 15
octobre 1880, à l'âge de 27 ans.
Décédée le 30 mars 1896 (et in-
humée à St-Joseph de Lévis) à
43 ans.

Sœur St-Etienne (Olive Roy)
née à St-Octave-de-Métis, en 1854,
fille d'Etienne Roy et de Sophie
Lévesque. A fait profession le 21
octobre 1882, à 28 ans. Décédée
le 27 janvier 1896 (et inhumée
à Woonsocket, Rhodes Island,
U.S.A.) à 42 ans.



La différence de coiffure s'explique ainsi: autrefois, dans les missions, à cause de la chaleur, les sœurs converses portaient le voile blanc; elles faisaient ainsi aux Etats-Unis où Sœur Saint-Etienne a vécu et est décédée. Au Canada, les Sœurs converses portaient la coiffe noire, comme en France. Depuis quelques années, les Sœurs converses portent le même costume que les religieuses de chœur.



**Révérende Mère Ste-Clothilde, O.S.U.,
Monastère des Ursulines de Québec.**

Née à Saint-Octave-de-Métis, le 26 octobre 1886, Marie-Antoinette Landry est fille d'Arthur-Charles Landry, marchand, et de Ulpide Marceau. Elle fit ses études au Couvent des Ursulines de Québec et au Couvent de New-Castle, au Nouveau-Brunswick. Elle entra au couvent en 1905. En religion elle porte le nom de Sainte Clothilde et elle est professe perpétuelle depuis 1907. Elle fut Supérieure dans différents couvents de sa communauté. Elle fut élue Supérieure Générale de sa Communauté à Québec en 1950. Actuellement, elle est Econome Générale de l'Union Canadienne des Ursulines, à la Maison Généralice de Québec.

Soeurs de N.-D.-du-Saint-Rosaire



Sœur Marie-de-la-Pas-
sion (Marie-Anne).

Sœur Marie-de-S.-Louis
(M.-Elda-Elise).

Sœur M.-de-S.-J.-L'E-
vangéliste (Bernadette)

Toutes les trois d'une même famille, de Joseph Jean
et d'Anna Briand.

**Chez les Soeurs Grises
de la Croix**

**Soeur Marie-Gaston, s.g.c.,
Supérieure à l'Académie,**

**Saint-Bernard,
Shawinigan Falls.**



J. M. J.



**Chez les Sœurs de
la Providence**

**Sœur Louis-Thomas
et
Sœur Paul-de-Jésus**

Marie-Emma Fortin dite Sœur Louis-Thomas, née le 13 mai 1892, fille de Louis Fortin et de Célanire Pelletier, entrée le 17 mai 1916 au noviciat de Montréal, a revêtu le saint habit le 18 novembre 1917 et a prononcé ses vœux le 19 novembre 1918 au même endroit.

Nommée pour les missions de l'est, plus précisément à Shédiac, N.B., aux soins des orphelines durant quelques années; puis à l'hôpital Saint-Joseph du Précieux-Sang, Rivière-du-Loup, à l'économat et à la sacristie. Rappelée à Montréal elle est dix ans sacristine à la Maison Provinciale de la rue Sainte-Catherine. Enfin à l'hôpital du Sacré-Cœur, Cartierville, depuis 1945.

Marie-Léa Fortin dite Sœur Paul-de-Jésus, née le 8 mars 1894, fille de Louis Fortin et de Célanire Pelletier (entrée, prise d'habit, profession, même date, même endroit).

Employée aux œuvres d'éducation et d'enseignement durant quelque vingt-cinq ans. A Valleyfield, à la couture spécialisée au service du clergé. Depuis 1949 à l'hôpital général du Christ-Roi, Verdun, chargée de la surveillance d'un département et couture.



**Sœur Caron, née
Léa Michaud**

FAMILLE DE M. ET MADAME ALPHONSE LABEL
(Philomène Label)



Première rangée (de gauche à droite) :

Sœur Marie-de-Sainte-Philoména (Mariette Label), M. Alphonse Label, Madame Alphonse Label (Philomène Label), Sœur Marie-de-Sainte-Ludivine (Marie-Anne Label).

Deuxième rangée, dans le même ordre :

Sœur Marie-de-Sainte-Irène-de-Jésus (Irène Label), Sœur Marie-de-Sainte-Jeanne-de-Rouen (Jeanne Label), Sœur Saint-Léonard-de-Marie (Albine Label), Mariette, Irène, Jeanne et Albine Label, sont filles de M. et Mme Alphonse Label, et Marie-Anne Label est sœur de M. Alphonse Label, toutes des Religieuses du Bon-Pasteur de Québec.

LA FAMILLE DE M. ET MME LOUIS THERIAULT



Première rangée, de gauche à droite :

S. St-Jean-de-la-Passion (Madeleine); S. St-Jean-du-Calvaire, des Sœurs du St-Rosaire (Marie-Ange); M. Louis Thériault, Madame Thériault (Alphonsine Jean); Paul-Emile, O.M.I.; Sœur Marie-Ambroise, des Sœurs de l'Espérance (Blanche-Annette).

Deuxième rangée, de gauche à droite :

Oscar, Monique, Jean-Marc, Mme Léon Rioux (Gilberte), Maurice, Gertrude, Louis-de-Gonzague, Mme Victor Ross (Jeanne d'Arc), Claude, Mme Gérard Roy (Yolande), Bernard, Mme Téléphore Lévesque (Gemma).

RELIGIEUSES
DU
S:ROSAIRE
NATIVES
DE
S:OCTAVE



S.M. de S.ÉMILE de J.



S.M. de S. BLANDINE



S.M. de S. MARIUS



S.M. de la PASSION



S.M. de S. LOUIS



S.M. de S. PHILIPPE B.



S.M. de S. GERTRUDE
du S.S.



S.M. de S. JEAN de la P.



S.M. de S. IRÈNE



S.M. de S. JEAN du C.



S.M. de S. BERTRAND



S.M. de S. ANDRÉ



S.M. de S. JEAN L'EV.



S.M. de S. LUCIEN



S.M. de S. DAVID



S.M. de S. ROSALIE

À Jésus par Marie

1955

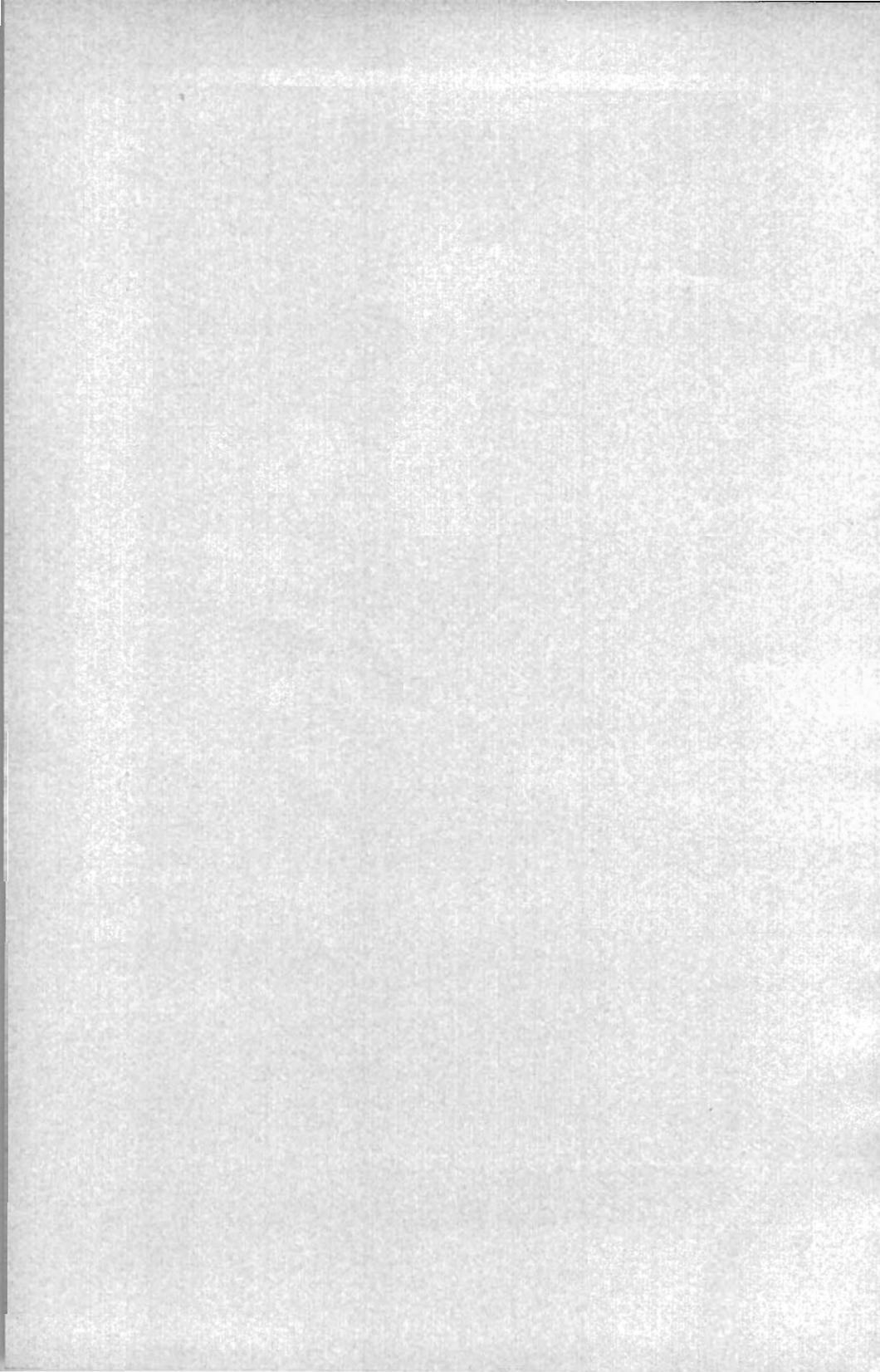


S.M. de S. TÉLESPHORE

CHAPITRE X

Métis

Terre de Posterité





MÉTIS

TERRE DE POSTERITÉ

par *M. l'Abbé Alphonse BEAULIEU, ptre.*

Nos paroisses canadiennes n'ont pas toujours été ce qu'elles sont aujourd'hui. A leur début, elles ne présentaient pas cette force ni cette vitalité qu'on leur reconnaît de nos jours. Pouvaient-elles en être autrement ? Une paroisse dont les limites se perdaient dans l'espace, ne pouvait assurer à sa population disséminée les avantages d'une agglomération bien cantonnée dans des cadres définis.

Le temps cependant a fait son oeuvre ; la détermination des premiers colons permit de voir se concrétiser, petit à petit, les cadres de nos belles paroisses, joyaux de la province de Québec.

Partis de l'Île d'Orléans et de la côte de Beaupré, le petit noyau de Canadiens-Français essaima et finit par coloniser et occuper toutes ces belles fermes de Lévis à Gaspé ; les unes après les autres, surgissent ces belles paroisses tout le long du Saint-Laurent, dans la Vallée de la Matapédia et le Témiscouata. Ainsi s'intégra, dans la grande famille, la prospère et attrayante paroisse de Saint-Octave-de-Métis.

L'histoire de Métis commence bien avant celle de la paroisse de Saint-Octave. On pourra lire ailleurs, dans ce livre, l'histoire de l'un et de l'autre. Notre tâche devant se borner aux paroisses issues de la paroisse-mère, nous nous garderons bien d'envahir le terrain du voisin. Laissons à des collaborateurs plus compétents le soin de vous raconter la naissance et l'essor prodigieux de Métis et de la paroisse de Saint-Octave.

Qu'il nous soit permis cependant de faire une toute petite incursion sur les plates-bandes du voisin et d'admirer cette fleur exquise qu'ont butinée les cinq paroisses voisines et qui forment sa couronne.

Le 6 mai 1675, le Comte de Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, concéda au sieur Jean-Baptiste de Peiras, conseiller au Conseil Souverain de la Nouvelle-France, une lisière de terre, le long du fleuve St-Laurent, s'étendant de l'embouchure de la Rivière Métis, vers l'est, sur une distance de deux lieues, par deux lieues de profondeur.

Le 29 mai 1802, Antoine Joubin dit Boisvert, et Madeleine Pinguet, son épouse, agissant pour les héritiers de feu Sieur Charles Lambert, vendent la seigneurie de Métis à Mathiew MacNider. Par la suite, Archibald Ferguson et David Ferguson, son fils, deviennent les co-propriétaires et co-seigneurs de la dite seigneurie. On comprend alors que les premiers établissements soient des établissements écossais.

Sont-ils nombreux ces colons écossais à venir s'établir dans la seigneurie de Métis ? Là-dessus, les opinions sont partagées. S'il est vrai que J.-W. Gordon, Lieutenant-Ingénieur Royal, chargé de faire

une inspection du Chemin Kempt, écrit, dans son rapport du 29 juillet 1839, qu'il n'y avait que deux maisons à Métis, il n'est pas moins vrai que James MacNider, seigneur de Métis, informait un comité de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, en 1818, qu'une quarantaine de familles, surtout des écossais, venaient de s'établir dans sa seigneurie. (Abbé C.-D. Michaud, Histoire de la Vallée de Matapédia).

Ce dernier témoignage semble le plus véridique, d'autant plus qu'il est confirmé par des actes de concessions faites par le nouveau seigneur Ferguson dès 1829.

On peut prendre pour acquit que, dès 1818, Métis comptait déjà quelques familles canadiennes-françaises. En 1842 les établissements canadiens-français sont déjà nombreux dans la seigneurie Métis, dans le canton Cabot, son voisin à l'ouest, et dans la seigneurie Lepage & Thibierge, puisque l'Evêque de Québec établit une mission à Métis.

La desserte de cette mission est attribuée à Messire Gabriel Nadaud, premier curé de Sainte-Luce, par sa lettre de nomination datée du 30 septembre 1842. Avec l'érection de la paroisse de Sainte-Flavie, en 1850, la mission de Métis passe sous les soins de Messire Moïse Dugay, le premier curé de cette paroisse.

Grâce aux concessions faites par le nouveau seigneur, M. Ferguson (la presque totalité des lots des rangs III et IV), et grâce aussi aux établissements dans la seigneurie Lepage-Thibierge et le canton Cabot, la mission de Saint-Octave-de-Métis peut être érigée en paroisse en 1855.

Le 15 septembre 1855, la mission de Saint-Octave-de-Métis est donc détachée de la paroisse de Sainte-Flavie. Dans sa lettre de nomination, Mgr Baillargeon écrit à Messire J.-B. Blanchette: "Je vous confie le soin de la mission de Saint-Octave-de-Métis qui doit bientôt former une paroisse régulière, et des établissements qui se sont formés ou qui pourraient se former par la suite en arrière de Métis sur le chemin Kempt qui conduit au Lac Matapédia, le dit lac compris.

Nous pourrions même ajouter que les missions de Métis s'étendaient jusqu'aux Fourches, le nom alors de Causapscal, puisque, à cette époque, toute la Vallée dépendait de Métis.

Les cadres de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis sont formés. Par la suite, des lisières de terrain seront détachées de son territoire pour former, à elles seules ou avec l'apport des missions avoisinantes, les paroisses de la Baie-des-Sables, Sainte-Angèle-de-Mérici, Price, Padoue et les Boules.

Nous avons donc, d'une part, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis avec les missions MacNider et de Sainte-Angèle, et, d'autre part, la mission du Chemin Kempt et de la vallée de Matapédia comprenant quatre établissements: Pierre Brochu, père, au Lac Saint-Pierre (Sayabec); un nommé Low, protestant, à Amqui; Pierre Brochu, fils, au Lac-au-Saumon; et Jonathan Noble, aux Fourches (Causapscal).

Ainsi situés, nous pouvons maintenant mieux comprendre les débuts et l'évolution des cinq paroisses issues de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, et nous commençons par la paroisse de la Baie-des-Sables.

I.—NOTRE-DAME-DE-L'ASSOMPTION DE McNIDER (la Baie-des-Sables)

Le développement de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, comme le développement de la mission McNider ne permettaient pas de faire subsister plus longtemps cet état de chose, c'est-à-dire un seul prêtre pour une paroisse en progrès et une multiplicité de missions également florissantes.

Déjà la paroisse de Saint-Octave-de-Métis est mûre pour son premier démembrement. Elle subit sa première amputation, diront les malins. Mais il y a une notable différence entre les deux : autant la dernière opération est douloureuse, autant le premier geste est consolant. L'amputation ! c'est une diminution, un amoindrissement ; le démembrement ! c'est la croissance, la multiplication, la vie.

La colonisation connaissant un essort formidable à cette époque, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis pouvait commencer à établir ses enfants sans mettre entrave à sa marche vers le progrès. Ce geste, qu'elle répétera plusieurs fois, est une preuve, à ses débuts en tout cas, de sa vitalité et de sa fécondité. La paroisse-mère accorda donc à sa fille aînée le droit de présider par elle-même à sa propre destinée.

En réalité, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis n'a pas contribué dans la création du domaine de la paroisse de la Baie-des-Sables ; elle n'a contribué que dans son établissement. En effet, elle ne lui a concédé aucun territoire ; elle a guidé ses pas dans le bas âge, c'est tout. C'est dire que la paroisse de Saint-Octave-de-Métis n'exerça qu'une faible influence sur les destinées de la paroisse de la Baie-des-Sables. C'est aussi la raison pour laquelle les paroisses "adoptées" s'affranchissent très vite de la tutelle maternelle. Et dès le printemps de 1860, un missionnaire résident était nommé à la mission McNider (ou MacNider).

Pour retracer l'origine de la mission McNider, il faut se reporter vers l'année 1842, année de l'ouverture du canton du même nom. Il existe, à l'est de la seigneurie de Métis, un canton appelé "canton McNider" en l'honneur de Mathiew MacNider, le nouveau seigneur de Métis. La proclamation officielle de ce canton est du 23 août 1842. Borné au nord au fleuve St-Laurent, il s'étend de la route de la Grand-Ligne ou MacNider jusqu'à la rivière Tartigou le long du dit fleuve.

Les écossais furent les premiers à s'établir dans le canton MacNider. Par la suite, des établissements canadiens-français apparurent, ici et là, et se multiplièrent à tel point que dès 1853, l'Archevêque de Québec jugea opportun d'y construire une chapelle afin de "favoriser ces établissements des secours de la religion", comme il l'écrivit lui-même.

Vue la difficulté d'obtenir le terrain, la construction de cette chapelle sera retardée de quelques années cependant. C'est que le propriétaire du terrain, un nommé CLARK, de Montréal, fit longtemps la sourde oreille. L'Archevêché de Québec s'en plaint et confie à un ami de Montréal le soin de rejoindre M. Clark. Enfin, le 6 mars 1854, une lettre de l'Archevêché annonce qu'on a "réussi à obtenir un titre pour le terrain du township MacNider; mais il a fallu payer la somme tout entière, M. Clark, le propriétaire actuel, n'ayant pas voulu entendre à aucune réduction".

Il sera maintenant plus facile de mettre le projet à exécution, d'autant plus que la mission aura bientôt un missionnaire plus rapproché en la personne de l'abbé J.-B. Blanchet, le premier curé de Saint-Octave-de-Métis.

En effet, le 14 septembre 1855, Mgr Baillargeon nomme M. l'abbé Blanchet premier desservant de Saint-Octave-de-Métis et lui confie, en même temps, la mission de McNider. Au début, des missions sont données, de temps à autre, à Tartigou et à Sandy-Bay ou canton McNider, dans des maisons des particuliers. A ce dernier endroit, la messe se disait dans la maison de M. Pierre Bouchard, située à environ six arpents à l'ouest de la future chapelle.

Existait-il une rivalité entre les colons de la rivière TARTIGOU et ceux de la partie ouest du canton McNider? Et dans l'affirmative, cette course "pour la paroisse" fut-elle la cause du retard dans la construction de la chapelle? Nous pouvons bien nous l'imaginer. Quoiqu'il en soit, les colons de la rivière TARTIGOU durent caresser longtemps l'espoir de voir la chapelle se construire chez eux. N'avaient-ils pas les préférences du député Baby qui, le 6 octobre 1857, fit don d'un calice pour la mission de TARTIGOU!

Le problème ne semble pas se poser pour M. l'abbé Blanchet, en tout cas, puisqu'il écrivit à Mgr Baillargeon, dans un rapport sur ses missions et daté de 1858: "Maintenant quelques mots sur la mission de Sandy Bay ou du Township McNider. Je ne puis m'empêcher de vous dire que je suis fatigué de tous ces noms anglais et écossais. Je ne puis prononcer le dernier sans me mettre à la torture. (Notons que le premier nom de cette localité était "L'ANSE AUX SABLES". Lorsque les écossais arrivèrent dans la place, ils lui substituèrent le nom de "SANDY BAY", lequel fut traduit, plus tard, par "BAIE DES SABLES".) J'ai déjà songé, poursuit M. Blanchet, à lui donner le nom de l'Assomption, en mémoire de mon ordination à la prêtrise le 15 août 1852... Si ma mission ne peut porter ce nom, je désire qu'elle soit appelée NOTRE-DAME-des-ANGES et que cette fête soit chômée le 15 août. Vous comprenez facilement que tout ceci n'est qu'un désir que je soumets complètement à la décision de votre Grandeur."

La dévotion mariale du premier curé de Saint-Octave-de-Métis

ne laisse aucun doute, et la future paroisse de la BAIE-des-SABLES peut être assurée de la protection de la Sainte Vierge.

Dans ce même rapport à l'archevêque de Québec, le missionnaire plaïda la cause de la mission de McNider. "Le Township McNider, écrit-il encore, est le lieu où se porte, depuis quelques années, l'immigration canadienne des paroisses comprises entre Trois-Pistoles et Sainte-Flavie. On y compte maintenant 350 communicants; ce qui donne un accroissement de population de plus de 100 communicants dans un an... Le nombre des âmes est d'environ 700 en comprenant, dans ce nombre, 60 protestants presque tous écossais. Le nombre des familles est d'environ 100, plus 11 familles protestantes... J'ai fait entreprendre tout dernièrement la charpente d'un presbytère qui devra servir de chapelle pendant quelques années. Il devra avoir 32 pieds de largeur, en dedans, par 24 pieds de longueur aussi en dedans. Les habitants fournissent le bois, et pour m'assurer les deniers nécessaires, je leur ai fait donner des billets payables en deux années, par termes de trois mois. Je crois les billets valables. De cette manière, j'ai réussi à former la somme de £60 (environ \$300.00), et j'espère former encore parmi les personnes que je n'ai pas vues, au delà de £20 (environ \$100.00). Mon intention est de bâtir sans endetter la paroisse. Aussitôt que les billets seront payés, comme il faudra songer à bâtir une chapelle, l'on obtiendra plus facilement les sacrifices des habitants pour une nouvelle bâtisse que pour éteindre une vieille dette."

Si nous avons tenu à citer longuement ce rapport, c'est qu'il nous donne une très bonne idée des débuts de la paroisse de la BAIE-des-SABLES et de la générosité de ses habitants.

En 1859, la population de la mission de McNider est de 1000 âmes dont 450 communicants. Un dimanche par mois le curé de Saint-Octave-de-Métis y va donner la mission. Comme il n'y a pas encore de chapelle quoiqu'il en soit question depuis 1853 et que le projet soit approuvé par Monseigneur depuis 1857, la messe se dit dans le presbytère.

Verra-t-on enfin se construire la chapelle? Les marguilliers ont bien réussi à faire souscrire plus de \$1,000.00, mais il manque encore beaucoup de bois. Pour hâter les retardataires ou les indécis, les marguilliers ont eu recours à un truc: ils ont signé le contrat pour la construction.

On est en 1860; la mission McNider a atteint sa majorité et elle constitue maintenant une mission séparée et distincte de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, sous le nom de la "Mission de Notre-Dame de l'Assomption de McNider". M. l'abbé Pierre Dumas en sera le premier desservant résident; il se rend à son poste la veille de Pâques, dit-on. Dorénavant, cette mission présidera elle-même à sa propre destinée; là s'arrête la part de la paroisse-mère dans ce que sera un jour la paroisse de la Baie-des-Sables.

Le 15 juin 1861, Louis Migneault, entrepreneur de Sainte-Flavie, commence les travaux de la construction de la chapelle si longtemps attendue. Comme il manque du bois pour la charpente, le missionnaire y va d'un prône enflammé et d'une exhortation convaincante. On était au mois d'août, et il fallait procéder sans délai. Dès le lundi matin, soixante hommes, avec chevaux, se mirent en marche pour la forêt; et au soir du même jour, on avait déjà transporté sur place 1500 m. p.p. Pour encourager ses paroissiens, le missionnaire se tenait sur les lieux, et à l'arrivée d'une pièce record, il va la décorer d'un bouquet et tirer un coup de fusil. Après tout, ce genre de marathon vallait bien ceux de nos jours.

Mais qui sera le coq? Le père Edouard Jean ou le père Joseph Thibeault? D'abord vainqueur, le père Jean est battu par le père Thibeault qui s'amène avec une pièce de plus de 55 pieds de longueur par 12 pouces, carrée. Le père Jean battu! Pas encore. La mère Jean qui se tenait sur le chantier pour célébrer la victoire de son mari à l'arrivée de chaque nouvelle pièce de bois, ne peut souffrir cette humiliation. Vite, elle va en prévenir son mari qui travaille au sixième rang. Le lendemain, le père Jean sera à nouveau proclamé champion en apportant une pièce de pin de 55', 14 pouces, carrée.

L'épreuve guette ces braves gens; le 20 novembre 1861, le presbytère-chapelle est la proie des flammes. Comme l'église n'est pas encore terminée, la messe se dit d'abord dans la maison de M. Pierre Bouchard, puis dans le couloir de 7 x 8 pieds reliant l'église et la sacristie en construction. Il faut bien s'accommoder dans ce couloir qui n'a encore ni portes ni fenêtres. Qu'importe! Les hommes gardèrent casques et mitaines pendant la messe qu'ils entendaient debout.

Ce temps héroïque tire à sa fin. Le 3 janvier 1862, la nouvelle église est bénite. Cette église est dotée d'une cloche le 6 novembre, et d'un chemin de la Croix le 18 décembre de la même année.

L'organisation paroissiale n'est pas encore terminée; il faut reconstruire le presbytère incendié. Dès 1864, on s'attelle à cette tâche.

Pendant les années qui suivirent, la mission McNider fit de réels progrès, et le 16 février 1869, elle est érigée canoniquement en paroisse. Cette paroisse comprend un territoire d'environ dix milles de front sur six milles de profondeur, s'étendant de la seigneurie de Métis ou de la route de la Grand'Ligne jusqu'à la rivière Tartigou sur la longueur, et du fleuve jusqu'au septième rang du canton McNider, sur sa profondeur.

C'est dans cette paroisse que viendront exercer le saint ministère MM. les abbés: Pierre Dumas, Damase Morisset, Luc Rouleau, Philippe Chénard, David Jean, Joseph Lavoie et Adélarde Ouellet.

Au début, les missionnaires, entre autres M. Blanchet, eurent à se plaindre de certains désordres; il déplora le fait qu'à "Tartigou,

une femme conservait de la boisson et attirait chez elle les assoiffés". Quand on compte avec la nature humaine, il y a toujours lieu de faire des actes d'humilité et de se perfectionner! Le missionnaire dut encore s'élever contre la violation du repos dominical dans des corvées et la pêche commerciale.

Les paroissiens cependant comprirent vite leurs obligations pour un dimanche chrétien; ils voudront même pour Dieu un temple plus spacieux et plus beau. Ils sollicitent et obtiennent de Mgr Blais, en 1914, la permission de construire une église, en pierre. Mgr Ross eut l'honneur de bénir la pierre angulaire de cette église, le 21 juin 1915. Et ce n'est qu'en 1919 qu'on démollira la vieille église sise sur le bord de la route, au nord du chemin national.



L'église actuelle de la Baie-des-Sables.

L'âme grandit dans les épreuves. Les paroissiens de la Baie-des-Sables durent connaître un autre incendie, celui de leur église, cette fois, le 2 novembre 1935. Secondé par la générosité de ses paroissiens,

M. l'abbé D. Jean, alors curé, entreprit la construction d'un nouveau temple qui fait l'orgueil de la population.

La paroisse de la Baie-des-Sables voulut marcher sur les traces de ses aînées, et elle montra sa vitalité en contribuant à la création de deux paroisses : Saint-Damase et Les Boules.

Dès 1882, un prêtre résident était nommé à la mission de Saint-Damase. Pour Les Boules, cependant, ce ne sera que beaucoup plus tard qu'on y verra un prêtre résident.

Au pied de la côte "LES BOULES", tout près du village de Métis-sur-Mer dont la partie est, était comprise dans la paroisse de la Baie-des-Sables, s'était formé tout un village vivant en grande partie de l'industrie touristique. Pour favoriser la vie religieuse de ces gens qui éprouvaient beaucoup de difficultés à se transporter à leur église paroissiale, Son Excellence Mgr Courchesne fit construire une chapelle à cet endroit, le 20 juillet 1930. Plus tard, soit en 1949, par décret de Son Excellence Mgr Parent, archevêque de Rimouski, la mission était érigée en paroisse distincte de la paroisse-mère.

Jusqu'ici, nous n'avons traité que de l'organisation religieuse de la paroisse de la Baie-des-Sables. Rien ne fut négligé cependant pour doter cette belle paroisse des institutions indispensables à la vie d'un peuple.

Dès le début, la population fit preuve de son souci pour l'instruction et l'éducation des jeunes. D'après un rapport du premier missionnaire, M. Blanchet, et adressé à son Evêque en 1859, quelques familles s'étaient cotisées volontairement pour payer une maîtresse puisque "la loi des écoles n'était pas encore en vigueur sur ce territoire." Environ 15 élèves fréquentèrent cette classe. En 1890, on construisit l'école modèle devenue le couvent actuel. La paroisse compte encore six classes de rang, et cela sans tenir compte des écoles situées dans la partie détachée et annexée à la paroisse "Les Boules". C'est dire que la paroisse de la Baie-des-Sables a fait de réels progrès. On pourrait même ajouter, à ce chapitre de l'éducation, les activités d'un cercle de l'A.C.J.C. qui s'est signalé dans toute la province.

Paroisse intensivement agricole, la Baie-des-Sables compte aussi quelques établissements commerciaux très prospères.

2.—SAINTE-ANGELE-DE-MERECI

Des établissements s'étaient formés de chaque côté de la rivière Métis, dans la direction nord-sud, dans la seigneurie Lepage-Thibierge.

N.B. Il y a lieu de remercier M. l'abbé Roland LeBel, vicaire à St-Octave-de-Métis, et la Rvde. M. M.-de-St-Barthélemy, Supérieure à la Baie-des-Sables, pour leur collaboration à fournir les documents nécessaires à cette vue de la paroisse de la Baie-des-Sables.

Vue l'absence d'un pont sur la dite rivière, le Curé de Sainte-Flavie devait desservir les habitants du côté ouest de la rivière Métis (aujourd'hui partie sud-ouest de Saint-Joseph-de-Lepage et partie nord-ouest de Sainte-Angèle), tandis que le Curé de Saint-Octave-de-Métis desservait ceux établis à l'est et au sud de la dite rivière. A tous les deux mois, le Curé de Saint-Octave-de-Métis allait dire la messe dans la mission de Sainte-Angèle, dans la maison d'un nommé Bernard Lévesque (on peut voir encore cette maison aujourd'hui).

Le 16 septembre 1863, Mgr C.-E. Baillargeon, administrateur du diocèse de Québec, émit un décret pour l'érection d'une chapelle au village de Sainte-Angèle. Le 17 août 1865 marqua la date de la bénédiction de cette chapelle par Messire J. Potvin et de la première messe par Messire Chs.-E. Cloutier, le curé de Saint-Octave-de-Métis.

La colonisation fait tellement de progrès dans cette région, surtout avec l'ouverture du chemin de la vallée de la Matapédia, de Matapédia à Sainte-Flavie, qu'il faut songer à doter la mission de Sainte-Angèle d'un prêtre résident, et cela non seulement pour alléger la tâche du curé de Saint-Octave-de-Métis, mais aussi pour venir en aide aux missions de Saint-Donat et de Saint-Gabriel.

La paroisse-mère céda donc une partie de son territoire de la seigneurie Lepage-Thibierge et une tranche du canton Cabot au bénéfice de la future paroisse. La paroisse de Sainte-Flavie apporta, elle aussi, sa dot. Enfin, pour consolider la nouvelle paroisse, on y annexa une partie des cantons Fleuriot et Massé.

Par un décret de Mgr Langevin, devenu premier évêque de Rimouski, en date du 2 juillet 1868, la desserte de Sainte-Angèle est donc détachée de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis et érigée en paroisse distincte. M. l'abbé Damase Morisset en est nommé curé le 19 septembre suivant.

Le premier curé de Sainte-Angèle prend son poste le 27 septembre 1868, et se voit en outre attribuer la desserte du chemin Matapédia jusqu'aux Fourches (Causapsal). A compter de cette date, le Curé de Saint-Octave-de-Métis n'aura à desservir que les établissements le long du chemin Kempt.

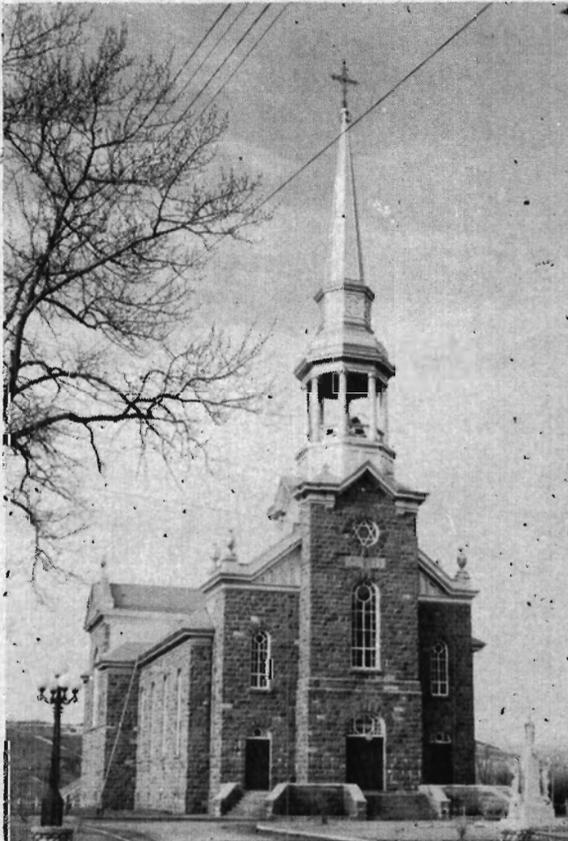
Le curé de Sainte-Angèle, outre la desserte de la Vallée qu'il gardera jusqu'à la fondation de la paroisse de Saint-Moïse, en 1873, devait s'occuper de Saint-Donat et de Saint-Gabriel jusqu'en 1877. Au début donc, le territoire et la population desservis par le Curé de Sainte-Angèle ne manquent pas d'être imposants. La population totale est de 694 âmes, réparties comme suit : à Sainte-Angèle même, 340 ; Saint-Donat, 267 ; Saint-Gabriel, 37 ; la Vallée, 50.

Le 11 septembre 1874, M. Morissette est remplacé à la cure de Sainte-Angèle par M. l'abbé F.-X. Guay. Puis, se succédèrent, tour à tour, à la cure de cette paroisse : MM. Cyprien Duret, 29 décembre

1875-1er septembre 1876; Auguste Duval, 1er septembre 1876-1er janvier 1880; Jules Amiot, 1er. janvier 1880-7 septembre 1906, date de son décès; Adélarde Richard, desservant jusqu'au 25 avril 1906; C.-Philémon Côté, 25 avril 1906-26 décembre 1907; David LeBel, 26 décembre 1907-9 juillet 1917, date de son décès; J.-C. Langlois, desservant jusqu'au 14 août 1917; F.-X. LeBel (un fils de Saint-Octave), 14 août 1917-5 novembre 1924, date de son décès; J.-Alphonse Roy, desservant jusqu'au premier janvier 1925; J.-Adéodat Beaulieu, 1er janvier 1925-7 août 1942; Georges Gagnon, 7 août 1942-octobre 1953; Arthur Beaulieu, curé depuis octobre 1953.

La paroisse de Saint-Angèle, nous pouvons le croire, est allée de l'avant et elle figure honorablement dans le concert des belles paroisses canadiennes-françaises. Dans les domaines religieux, civil et scolaire elle a fait des progrès continus. Son agriculture est des plus prospère, et elle s'est même signalée dans la petite industrie.

Au point de vue religieux, signalons rapidement les principaux événements : le 12 mai 1880, décret pour la construction d'une nouvelle



**L'église actuelle
de Sainte-Angèle-
de-Mérici.**

église ; les travaux, commencés le 12 septembre 1882, sont définitivement terminés en 1891 alors que Mgr l'Evêque bénit cette église le 30 juin. Il est à noter que la première messe fut dite dans cette église le 6 juillet 1884. Le décret autorisant le cimetière date du 15 octobre 1868.

Le 22 février 1907, Mgr accorda la permission de construire une nouvelle église, en pierre, avec sacristie, et un presbytère. Le 7 octobre 1909, Monsieur le Chanoine D. Morisset, premier curé, bénit la pierre angulaire de cette nouvelle église. La messe y fut célébrée, pour la première fois, le 31 décembre 1911, et Mgr Blais en fit la bénédiction solennelle ainsi que la bénédiction d'un carillon de trois cloches le 21 juillet 1912. Enfin, le 10 août 1952, on termina la restauration de cette église, une des plus belles de la région.

La paroisse de Sainte-Angèle ne s'est pas comportée en égoïste. Après avoir pourvu aux missions de Saint-Donat et de Saint-Gabriel, elle consolide les cadres de la paroisse de Saint-Moïse, sa première fondation, en 1873, puis, le 12 novembre 1920, elle reconnaît la majorité de la paroisse de Sainte-Jeanne D'Arc.

Les progrès dans l'éducation ne sont pas moins marquants. De sa première école, tenue dans la maison de M. Bernard Lévesque, à la construction de sa dernière école de rang, la paroisse de Sainte-Angèle a toujours manifesté ce souci de procurer à son peuple les avantages d'une formation intellectuelle et morale indispensables à son épanouissement. Fait à signaler, la première institutrice à enseigner dans cette première école de Sainte-Angèle, Mlle Angélique Michaud, était de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis. Et, comme dans tous les romans, elle épousa un riche marchand de l'endroit, M. Thomas Croft.

La première maison d'école fut construite à la jonction des chemins Matapédia et Taché. D'autres vinrent s'ajouter, y compris l'école du village, laquelle portera le numéro 1. Cette école, bénite le 19 août 1908, deviendra le couvent. On compte, en outre, huit écoles de rang.

Dans le domaine industriel, la paroisse de Sainte-Angèle affirme d'abord sa vocation agricole. L'activité intense de ses deux fromageries et d'une beurrerie ne laissent aucun doute sur les progrès de son industrie laitière.

On compte encore dans la paroisse, trois moulins à farine et un moulin à carde.

Toute agglomération de canadiens-français, qui se respecte, doit posséder son moulin à scie. Il serait bien difficile d'établir d'une manière précise le nombre de toutes ces petites scieries construites, déménagées ou abandonnées. Quoiqu'il en soit, il en existe encore quatre de nos jours. Si on ajoute à cela la beurrerie, une "moulange", trois

manufactures de portes et de châssis, et une charronnerie, on peut se faire une bonne idée des multiples activités d'une paroisse... agricole.

Enfin, la population, de 694 qu'elle était en 1868, était passée à 1126 en 1883, et est maintenant de 1725. Jugeant l'arbre à ses fruits, la paroisse de Saint-Octave peut être regardée comme une paroisse modèle, et elle peut s'enorgueillir de sa fille ainée.

3.—SAINT-REMI-DE-METIS (Price)

L'histoire de la paroisse de Price est tellement fertile en incidents divers, qu'elle pourrait s'intituler "LA LEGENDE D'UN PEUPLE". Et à ne regarder que la bordée de chambardements opérés dans les cadres de ses corporations municipale et scolaire, alors qu'on fait et défait les municipalités comme sous le coup d'une baguette magique, cette histoire mériterait de s'intituler "LA CAPRICIEUSE".

La Cie Price opérant dans la région depuis plus de cent vingt-cinq ans, elle a été comme à l'origine de la paroisse du même nom. L'industrie du bois fut, au début, la principale industrie de Métis ; et, par extension, le village de Price, c'était l'industrie de base de Saint-Octave...

Mais les temps sont changés ! S'il se trouve encore quelques citoyens du haut de la colline pour regarder Price comme leur pupille, Price cependant n'est plus le fief de Saint-Octave. C'est plutôt le moulin banal où on laisse ma mouture, et avec quelle complaisance !

Issue de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, la paroisse de Price n'en a pas moins son histoire en propre ; fille de Saint-Octave, il est vrai, mais d'un autre lit... Vous en doutez ! Voyez son histoire.

La paroisse de Saint-Octave-de-Métis n'existait pas encore que déjà la Cie Price opérait un moulin au pied du sault de la Rivière Métis, à l'endroit même où se trouve le deuxième barrage de la Cie du Pouvoir du Bas Saint-Laurent. Par la suite, ce moulin fut déménagé là où se trouve le pont du Grand-Métis, puis, vers 1888, à l'endroit qu'il occupe actuellement.

Alimenté par une forte réserve forestière, le moulin de la Cie Price fit des progrès rapides et attira dans son voisinage, outre les familles de ses employés, quantité d'autres. Le village de Price était fondé.

En 1908, le village de Price et la partie ouest des rangs I et II de la seigneurie de Métis (cette partie à l'ouest de la route conduisant de l'église de Saint-Octave au fleuve) comptaient au delà de 800 habitants. De quoi faire naître l'esprit d'indépendance ! Aussi songe-t-on à se donner une commission scolaire séparée de celle de la paroisse-mère.

Mais il se manifeste parfois de l'esprit écolier dans ces prises de conscience de sa majorité ; et une fois décidé, on ira jusqu'à s'attribuer le nom même de la commission scolaire de Saint-Octave-de-Métis. Il ne restera d'autre alternative, à la commission scolaire-mère, que de se trouver un autre nom ; elle s'appellera dorénavant la "COMMISSION SCOLAIRE DE SAINT-OCTAVE-DE-MÉTIS-SUD". Tiens ! Tiens ! La mère issue de la fille, cette fois ! Heureusement qu'on fera réparation plus tard, et la commission scolaire-mère rentrera dans ses droits et retrouvera son nom.

En 1909, ce village de Price comptait une population de 930 âmes réparties en 190 familles. Après s'être entraîné sur le terrain scolaire à exercer ses droits de majeur, le village de Price revendiqua ses droits à une paroisse séparée. Pourquoi pas ! Il s'y trouve suffisamment de monde pour faire vivre un prêtre résident et pour pourvoir à l'entretien du culte. En outre, il est bien difficile, pour cette population ouvrière dont la plupart n'ont pas de voiture, de se transporter à l'église paroissiale.

Dans une requête portant cent quatre-vingt-six signatures, on demanda à Mgr Blais de se constituer en une paroisse distincte de celle de Saint-Octave-de-Métis. Par son décret du 28 août 1909, Mgr l'Evêque accéda à la requête et érigea la desserte de Saint-Rémi-de-Métis. Le 6 décembre de la même année, M. l'abbé David Michaud, le curé actuel de Saint-Octave, était nommé desservant de la nouvelle mission.

Au début, l'école du village servit de chapelle ; il en sera ainsi jusqu'à la construction de l'église, en 1911. Il fallait tout organiser, et le nouveau desservant sut prouver ses talents en la matière. Dès le 14 janvier 1910, MM. Philippe Meunier, André Bérubé et Alphonse Ouellet sont nommés syndics pour s'occuper des futures constructions que Mgr autorisa par son décret du 30 avril suivant. Le 9 juillet 1911, toute la paroisse était en liesse pour la bénédiction de la nouvelle église et d'un carillon de trois cloches.

La desserte de Price accusa des progrès marquants en dépit de certaines difficultés qu'elle avait dû surmonter. Des difficultés ! Des tracasseries, disons ! Il arrive parfois que l'esprit d'émancipation du mineur provoque, chez les parents, le souci de l'autorité. Les prescriptions de la Loi aidant, les fidèles de Price demeuraient liés à la répartition en cours à Saint-Octave-de-Métis. En outre, les publications des bans et les annonces des assemblées de fabrique devaient se faire à Saint-Octave. Ces bonnes mamans, comme elles se résignent difficilement à l'émancipation totale de leurs filles !

Mais la contrainte la plus tenace finit toujours par s'user ; et elle s'use d'autant plus vite qu'elle est tenace. Le 20 août 1910 marque la fin de la tutelle, et il n'y aura plus lieu de se faire proner aux deux endroits. Ce luxe de publicité n'en valait pas la chandelle.



**L'église de Saint-
Rémi de Price.**

Paroisse pour vrai, la paroisse de Price se doit d'avoir son cimetière. Tout près de la maison de Dieu, le champ des morts. Dès le 7 mai 1910, les paroissiens de Price pouvaient assister à la bénédiction de leur cimetière. Enfin, le presbytère fut construit en 1912.

Le 24 août 1915, M. l'abbé D.-A. Michaud est nommé à la cure de Saint-Octave-de-Métis. Il est remplacé, à la desserte de Price, par M. l'abbé Philippe Morin. Le nouveau desservant, secondé de ses ouailles, continue l'oeuvre de son prédécesseur, tant et si bien que le 10 septembre 1916, la desserte de Saint-Rémi-de-Métis est érigée canoniquement en paroisse.

A cette occasion, toute la partie ouest de la route de Grand-Métis, plus un mille du troisième rang du Mont-Joli, sont annexés à la nouvelle paroisse. Si on fait abstraction de cette dernière partie prise au

Mont-Joli, les limites de la nouvelle paroisse sont les mêmes que celles de la commission scolaire constituée en 1908.

En 1925, on procéda à l'agrandissement et au parachèvement de l'église que le curé actuel vient de restaurer.

Il n'y a pas que des événements heureux dans une paroisse. Le 8 février 1943, les paroissiens ont la douleur de perdre leur curé, M. l'abbé Philippe Morin. La mort avait fait son oeuvre. M. l'abbé Camille Michaud, alors vicaire, est nommé desservant jusqu'à l'arrivée du nouveau curé, M. l'abbé David Rioux, le 26 mai 1943.

Rév. Camille Michaud,
curé actuel



Le 16 novembre 1949, M. l'abbé Léo Hudon devient curé de Price; il sera à son tour, remplacé par M. l'abbé Camille Michaud, curé depuis le 1er. octobre 1952.

L'accroissement de la population et l'augmentation des classes attestent du progrès rapide de cette paroisse. De 800 âmes qu'elle était en 1909, la paroisse de Price compte maintenant une population de 2364 âmes.

Comme nous l'avons déjà noté, la paroisse de Price a été soumise à de multiples mutations dans ses cadres scolaire et municipal. Mais toujours, elle s'en est tirée indemne, grandie même... Sa commission scolaire subit une première mutation le 17 juillet 1911. C'est alors qu'on abandonna à la paroisse-mère le nom emprunté, pour adopter le nom de "la Commission Scolaire de Saint-Rémi-de-la-Rivière-Métis.

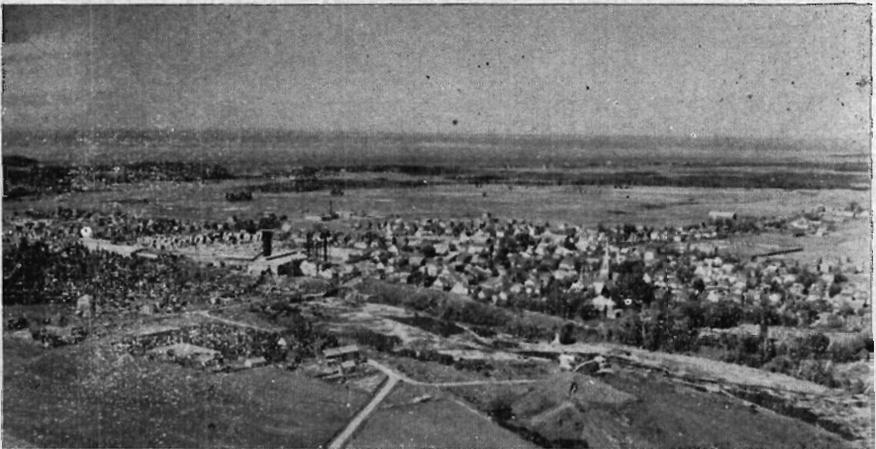
A ce moment, Price comptait trois classes. En 1954, on ne comptait dix au collège, 16 au couvent, plus deux écoles de rang. Les Rvdes. Soeurs du Saint-Rosaire dirigent le couvent depuis 1921, et les Rvds. Frères du Sacré-Coeur le collège depuis 1944.

Quoique paisible, le village de Price n'en constitue pas moins une véritable ruche débordante d'activité. La forêt et l'exploitation des chutes de la Rivière-Métis, par un ancien de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, l'honorable Jules-A. Brillant, sont à la base du progrès de cette localité. Pour sa part, l'industrie forestière a beaucoup contribué au développement et à la vie économique de Price. Pour une très grande part, le crédit en revient à la Cie Price.

En effet, la Cie Price, par elle-même et par les facilités qu'elle a accordées à d'autres compagnies, a permis à cette paroisse de vivre de la forêt. De 1894 à 1919, la Cie Métis Lumber bénéficia d'un droit de coupe, pour le cèdre, sur le territoire même de la Cie Price. De 1947 à 1951, c'est la Cie Baribeau, de Lévis, qui jouit d'un autre droit de coupe, pour le bois franc cette fois. Enfin, en 1952, la Cie Pineau & Frères remplace la Cie Baribeau, et opère sur une limite forestière concédée par l'honorable Onésime Gagnon, député actuel à la Législature. Cette réserve forestière, due au bon travail du Syndicat Industriel de Price et fondée en 1946, est tout au bénéfice de la population de Price puisqu'il est statué, dans l'arrêté ministériel, que le bois de cette limite doit être ouvré à Price.

Si la paroisse de Price ne compte qu'une trentaine d'établissements agricoles, ces fermes sont néanmoins très prospères et peuvent figurer avantageusement parmi les plus belles de la région.

Telle est, en zigzag, l'histoire de la paroisse de Saint-Rémi-de-Métis, mieux connue sous le nom de Price. Paroissiens de Saint-Rémi-de-Métis, par votre attachement à l'Eglise, votre amour de



Vue aérienne de Price.

l'ordre, votre tenacité au travail et la modération de votre vie, vous avez édifié une de nos belles paroisses canadiennes dont sont fiers l'Eglise, la Patrie et la Paroisse-mère.

N.B. Nous sommes reconnaissant à M. l'abbé Camille Michaud, curé de Price, pour sa généreuse collaboration.

4.—LA PAROISSE DE PADOUE (St-Antoine-de-Padoue-de-Kempt)

La paroisse de Saint-Antoine-de-Padoue est relativement jeune ; elle ne date que de 1912. Il est donc facile d'en retracer l'origine et les débuts, d'autant plus facile que sa naissance n'a été ni prématurée ni violente.

Comme un fruit mûr, elle s'est détachée de l'arbre, et elle se présente attrayante et succulente. Petite, il est vrai, mais viable et possédant tous les éléments nécessaires à la vie d'un peuple. Fille privilégiée de la paroisse-mère, elle n'eut pas à faire des conquêtes pour assurer son existence puisque toutes ses terres lui furent données en patrimoine par la paroisse de Saint-Octave-de-Métis dont elle est issue.



L'église et le presbytère de Padoue.

Située à l'intérieur des terres, loin des grandes routes et isolée par la forêt et des terrains incultes, la coquette paroisse de Padoue est comprise dans le canton Cabot. Ce canton a été ainsi appelé en l'honneur de Jean-Sébastien Cabot, explorateur vénitien au service des Rois d'Angleterre, venu à Terre-Neuve avant Jacques Cartier, et que certains historiens anglais regardent comme le véritable découvreur du Canada.

Comme nous aurons l'occasion de donner, plus loin, les bornes de la paroisse de Padoue, nous nous limiterons ici à la description du canton Cabot. Le canton Cabot comprend cette partie détachée des

Terres de la Couronne, le long du Chemin Kempt, par proclamation du 22 décembre 1881. Au nord, il est borné à la Seigneurie de Métis ; à l'est, au canton MacNider ; au sud, au canton Awantguish, et à l'ouest, à la seigneurie Lepage-Thibierge.

Le chemin Kempt était, avant tout un chemin militaire. Il ne faut donc pas s'étonner si, à certains endroits, sur son parcours, il présentait peu d'attraits pour la colonisation. Encore au début du siècle, il ne s'y trouvait que quelques établissements le long de ce chemin entre Saint-Moïse et Saint-Octave-de-Métis.

Il appartenait à des âmes généreuses d'ouvrir cette région à la colonisation, et cette noble mission était réservée aux fils de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis. Paul Therriault fut parmi les premiers ; à juste titre, il est considéré, par plusieurs comme le père de la paroisse de Padoue.

Coloniser, c'est faire oeuvre éminemment patriotique et religieuse. Il n'est pas nécessaire de figurer dans toutes les processions de la Saint Jean-Baptiste pour être un vrai patriote. Les patriotes ! il faut aller les chercher chez ceux qui ont donné à la Patrie un territoire colonisé, et à l'Eglise une paroisse.

Mais il n'y a pas de colonisation possible sans religion. La devise des premiers colons français "PAR LA CROIX ET LA CHAR-RUE" avait conservé toute sa signification chez les pionniers de nos belles paroisses canadiennes-françaises. Quand on a de l'idéal et de légitimes ambitions, on ne va pas ouvrir des terres pour spéculer, ni pour s'éloigner de la civilisation, ni pour se priver des secours de la religion. La religion ! Mais elle est un facteur de réussite et de progrès. L'Eglise et la Terre !

Les préoccupations religieuses hantaient l'esprit des premiers colons. "Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe". Et Paul Therriault songea à une paroisse pour ces colons du Chemin Kempt. Il en parla avec Joseph Jean, et tous deux résolurent de soumettre leur projet à Monseigneur. Les finauds ! Ils amèneront avec eux le père Gagnon, un vieux patriarche à longue barbe blanche, "pour toucher Monseigneur", comme ils le disaient. Cette diplomatie n'avait rien d'irrévérencieux cependant.

Monseigneur trouva la requête justifiée et décréta une mission séparée sous le nom de la "LA MISSION DE SAINT-ANTOINE-DE-PADOUE du CHEMIN KEMPT". Monsieur l'abbé Adéodat Beaulieu en était nommé missionnaire. C'était en 1910.

Après une si belle victoire, on ne s'arrête pas en chemin. Nos valeureux colons étaient prêts à tous les sacrifices pour hâter l'organisation de leur paroisse, et "pour avoir un prêtre et une église, comme ils le disaient eux-mêmes. Ils prêtèrent donc main forte au missionnaire pour la construction du presbytère. En attendant la construction de l'église, ils voulurent loger DIEU dans leurs demeures.

M. Emile Gagnon était à se construire une grande maison pour y loger sa nombreuse famille; il mit donc sa maison au service du culte. Et pendant une année presque, il alla demeurer avec la famille de Thomas Therriault. On se tassa pour faire de la place à Dieu. C'est l'enseignement de saint Paul mis en pratique: "Il faut que je diminue pour que Lui Il croisse".

Maison bénie de Dieu, la générosité de ton maître a appelée la générosité du Maître, et la vocation a germé en ton sein! Tu fus ce lieu du Sacrifice et des sacrifices, cette enceinte où a résonné la parole de Dieu et où cette parole a été mise en pratique, ce baptistère qui a donné la Vie et a fait germer les vies, cet autel au pied duquel les époux se sont jurés fidélité et où ce serment a été respecté. Pour ta récompense, tu as été honorée de la célébration des Saints Mystères, de l'administration des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et même du sacrement de Mariage. (En effet, le mariage de M. et de Mme Louis Therriault a été célébré dans cette maison).

Comme bien on le pense, la brave population de Padoue ne mit pas de temps à construire son église, une église qui devait durer et qui, après quarante-cinq ans, sert encore au culte.

On ne s'arrêta pas là. Une requête pour l'érection canonique de la paroisse, portant la signature de cinquante franc-tenanciers et contresignée par MM. E. Moreault, Auguste Girard et Paul Therriault, fut présentée à Monseigneur Blais. Le décret de l'érection canonique de la paroisse de St-Antoine-de-Padoue est signé du 18 juin 1912.

La nouvelle paroisse comprend un territoire de huit milles de front par sept milles de profondeur, et est bornée: à l'est, au canton McNider; au sud, au rang dix, limite de la paroisse de Saint-Moïse; à l'ouest, à la paroisse de Sainte-Angèle; au nord, à la paroisse de Saint-Octave-de-Métis soit entre les fronteaux des rangs 4 et 5 jusqu'au lot 524, puis de là jusqu'à des rangs C et D. du Canton Cabot.

L'organisation religieuse terminée, la vie paroissiale sera intense chez ce petit peuple courageux et empressé à mettre en pratique les enseignements du Maître que dispensent avec beaucoup de zèle les prêtres appelés à le diriger. L'année du grand Jubilé de 1950 sera l'occasion, pour la population de Padoue, de concrétiser sa foi au Christ Rédempteur par l'érection d'une croix lumineuse, sur la montagne. Enfin, comme tribut à l'Eglise, la paroisse de Padoue a donné trois prêtres et dix religieuses.

Les fondateurs de la paroisse de Padoue eurent tôt compris l'importance de l'éducation. Sans tarder, et au fur et à mesure des nécessités, des écoles furent construites dans chaque rang. Il va sans dire que l'école du village reçut beaucoup d'attention. M. Paul Therriault s'était donné à cette oeuvre. Le succès ne se fit pas attendre, et dès 1914, on pouvait admirer une magnifique et spacieuse école devenue le couvent depuis le 10 octobre 1938.

L'organisation civile de la paroisse de Padoue est menée de pair avec l'organisation religieuse. Sitôt émis le décret de l'érection civile de cette paroisse, en 1911, on procéda à la formation du premier conseil municipal. M. Jean Dumas fut nommé maire, et MM. Eustache Desrosiers, Joseph Caron, Moïse Bérubé, Johnny Béland et Joseph Ouellet furent nommés conseillers. M. le notaire Paul Gagnon, de Saint-Octave, agissait comme secrétaire-trésorier. Le maire actuel est M. Paul Ouellet, tandis que M. Wilfrid Bérubé remplit la charge de secrétaire-trésorier.

"La naissance, l'organisation et la vie d'un peuple", tel pourrait être le titre de cette courte histoire de la paroisse de Padoue. Il manque cependant quelque développement à ce travail, et nous nous demanderons quelles ont été les principales activités de la population?



Rév. Elisée Roussel,
curé actuel

La paroisse de Padoue doit forcément vivre de l'agriculture, mais l'agriculture seule semble insuffisante pour assurer l'avenir de sa population. Il nous faut bien admettre les faits : l'agriculture et l'industrie forestière sont à l'origine de la paroisse de Padoue. Quand un peuple s'adonne totalement à l'agriculture, il parvient toujours à une aisance suffisante. Mais si plusieurs de ses éléments n'ont pas la vocation agricole, sitôt la forêt disparue, les cadres se retrécissent et la paroisse n'est viable que pour les véritables terriens. Nous avons là l'explication du déclin de la population de cette paroisse qui est passée de 1000 à 800 âmes.

Ne commettons pas l'erreur de croire cependant que cette paroisse est en régression. Loin de là ! Si certaines scieries jadis re-

nommées ont fermé leurs portes, le rendement agricole n'a pas cessé de faire des progrès, et certains établissements commerciaux accusent de très bonnes affaires.

"Dieu a visité son peuple". Il l'a aidé dans son travail, Il l'a assisté dans ses besoins, Il l'a béni dans ses sacrifices, Il l'a secouru dans l'épreuve. Qui n'a pas reconnu cette Providence au soir du 3 octobre 1950, alors qu'un incendie spectaculaire venait de consumer une grande partie de son petit village, l'incendie maîtrisé, les larmes cédèrent à la joie, la détresse à l'espoir, l'abattement au courage, et on vit ce village renaître de ses cendres et reprendre sa marche vers l'avenir.

Paroissiens de Padoue, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis est heureuse, en cette année de son CENTENAIRE, de vous exprimer son admiration pour votre oeuvre et de placer votre écusson dans sa couronne.

N.B. D'abondantes sources de renseignements sur la paroisse de Padoue nous ont été fournies par la Rvde. M. M.-de-St-Louis, r.s.r., et M. le curé E. Roussel. Nous les remercions.

5.—NOTRE-DAME-DE-LA-COMPASSION (Les Boules)

Rév. Joseph Lévesque
curé-fondateur



Faire la "généalogie" de la coquette paroisse "les BOULES" est chose relativement facile; ce qui est beaucoup plus difficile, c'est d'en établir la "filiation". Enfant de l'amour ou de la fatalité?

Ne procède-t-elle pas, comme Minerve, d'un violent mal de tête? Car, la Mythologie nous apprend que Jupier fit alliance avec METIS, la déesse de la Réflexion, et qu'il la renferma en lui-même. Puis, le maître des dieux éprouva un jour un violent mal de tête, et Minerve, la déesse des Arts, sortit de son cerveau. JUPITER...METIS...MINERVE!

Un jour, c'était un 28 novembre 1949, la paroisse de la Baie-des-Sables renonçait à son petit *fief* des BOULES pour lui permettre de voler de ses propres *ailes*. Un décret de S. E. Mgr. C.-É. Parent érigeait la coquette mission "Les BOULES" en paroisse distincte et autonome, et nommait M. l'abbé Joseph Lévesque premier curé de cette nouvelle paroisse.

La paroisse de Saint-Octave-de-Métis, toujours taillable et corvéable à merci, y alla encore de sa dot, ou plutôt de son cadeau de naissance puisqu'il ne s'agissait pas de sa fille, et elle céda à la paroisse naissante, une tranche imposante de son territoire et quelque 11 familles catholiques. De quoi éterniser la reconnaissance!

Si la paroisse "Les Boules", comme telle, est relativement jeune, elle n'en est pas moins fondée sur un territoire qui, lui, a une "vieille histoire".

Comme il a été fait mention au début de ce chapitre, le 29 mai 1802, Mathiew McNider se portait acquéreur de la seigneurie Peiras ou Métis. Plus tard, soit le 23 août 1842, le Gouvernement annonçait officiellement la création d'un nouveau canton voisin, à l'est, de la seigneurie de Métis et appelé le canton McNider, ou MacNider en l'honneur du Seigneur écossais.

A cette date, il ne devait y avoir que très peu d'établissements dans le canton McNider. Dans la Seigneurie Métis cependant, les lots des rangs I et II étaient déjà concédés depuis 1818, pour la plupart à des écossais.

Des établissements également écossais commencèrent alors à prendre corps dans le canton MacNider. A ces pionniers, vinrent se joindre quelques familles canadiennes-françaises. Le curé de Saint-Octave-de-Métis se vit attribuer la desserte du nouveau canton, service qu'il assurera jusqu'en 1865. A compter de cette date, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis limite ses activités à la seigneurie de Métis, c'est-à-dire jusqu'à la route de la Grand-Ligne, tandis que la paroisse de la Baie-des-Sables assume la desserte du canton McNider.

Quelques familles canadiennes-françaises, vivant plutôt du tourisme, s'établirent dans le voisinage de Métis-sur-Mer (Metis Beach), et, avec les années, formèrent un noyau considérable à l'extrémité est de ce centre de villégiature, exactement au pied de la côte "des Boules". En 1930, Mgr. Courche jugea utile de doter cette population d'un chapelle desservie par la cure de la Baie-des-Sables.

Comme on peut s'en rendre compte, la paroisse "Les Boules" est plutôt issue de la paroisse de la Baie-des-Sables. Retraçant ici l'histoire des paroisses filiales de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, il ne serait pas honnête de s'attribuer la gloire des autres et de placer le fleuron "Les Boules" dans la couronne de Saint-Octave.

Néanmoins, la paroisse de Saint-Octave a le droit de revendiquer sa part de gloire pour sa contribution à la nouvelle paroisse faite dans le but d'en assurer la vitalité et l'avenir. On n'envisage l'avenir que sur des réalités; pour permettre l'élaboration de grands projets, la paroisse de Saint-Octave-de-Métis céda à la paroisse "Les Boules" un territoire d'environ 10 milles carrés, et comprenant les lots 1 à 87 dans le rang I, 303 à 361 dans le rang II, 363 à 384 dans le rang III, et 657 à 675 dans le rang IV, tous dans la seigneurie Métis. C'est, en d'autres termes, toute la partie du littoral du lot 87 (Anse des Morts) à la route de la Grand'Ligne, puis une lisière de plus d'un mille dans chacun des autres rangs.

Voici constituée la paroisse "Les Boules". Après ce que nous appellerions "l'histoire des limites", il y a l'histoire des établissements, et cette histoire ne connaît quasiment pas de limites.

La paroisse "Les Boules", l'une des plus pittoresque du bas de Québec, lui vient de la nature évidemment, mais aussi des premières fondations de Métis. Comme tout s'explique!

Les Ecossais furent les premiers à s'établir dans cette localité. Comme l'agriculture n'est pas leur fort, et l'amour des arbres aidant,



on garda à ce joli coin de la Baie de Métis un charme et un attrait incomparables. Nos beaux-frères anglo-saxons, hommes d'affaires et économistes par atavisme, surent mettre à profit les beautés du paysage et favoriser le tourisme naissant. Et on vit leurs frères de la grande ville prendre l'habitude de venir... s'évader pendant la belle saison. Alors que le tourisme était chose quasi inconnue ailleurs, des milliers de citadins venaient humer l'air frais de Métis. Ce que ça rapportait ! Il faut bien réaliser que ces touristes d'avant l'ère de la "bougeotte" dépensaient tout leur argent au même endroit. Ils voyageaient par train, pour la plupart. A chaque matin, au début de la belle saison, des files de voitures transportaient personnes et bagages de la gare du Petit-Métis (Summit) au village de Métis Beach. Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement du chemin de fer "Gulf & Terminal Railway" (de Mont-Joli à Matane), et même plusieurs années après.

N'allons pas croire que l'histoire des "Boules" est arrêtée depuis son érection en paroisse canonique. Au contraire. Dès le début, on y construisit une église et un presbytère, dans un style approprié. Puis, on a pourvu aux organisations de bases de toute paroisse : le conseil municipal et la corporation scolaire.

La Commission scolaire, qui date de 1950, comprend tout le territoire de la paroisse. Au point de vue municipal cependant, on a dû tenir compte de ce qui existait déjà. Antérieurement à la paroisse "Les Boules", il existait un conseil municipal pour tout le village de Métis Beach et constituée, en très grande majorité, d'anglo-protestants. En janvier 1952, la nouvelle paroisse se donnait un conseil municipal sans englober cependant ce qui appartenait et ce qui appartient encore au conseil de Métis Beach...

La population de "Les Boules", de 800 en 1949, est aujourd'hui de 1000 âmes. Cette population n'est pas en majorité agricole, mais l'agriculture n'en constitue pas moins son industrie de base. Le tourisme occupe le second rang, si on tient compte de la part qui en revient aux catholiques de l'endroit.

Quelques familles se livrent à la pêche, même si elle ne constitue pas leur seule source de revenus. Enfin, la centrale électrique recevant le courant de la rive nord peut bien devenir une puissante attraction sinon une véritable industrie pour cette belle paroisse que la paroisse de Saint-Octave-de-Métis aime à regarder comme étant de la famille.

N.B. Merci à M. le Curé de "Les Boules", M. l'abbé Joseph Lévesque, pour ses abondantes sources d'information.

NOS VOCATIONS RELIGIEUSES —

Pour vous présenter notre phalange religieuse, l'élite de nos jeunes filles qui ont tout sacrifié joyeusement pour consacrer leur vie au Seigneur, dans la prière et dans l'action, nous voudrions retracer cette page de Montalembert qui débute ainsi : "Quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet, il y a plus de mille ans, et qui attire à lui les plus belles âmes, les coeurs doués" ... Cet amant c'est Jésus ... Cette Etoile qui attire vers divers champs d'apostolat, c'est la Vierge, Notre-Dame de la vocation. Si l'on connaissait le bonheur du cloître, a dit quelqu'un, on en escaladerait les murs. En effet, les consacrés sont les plus heureux et les accents de nos cantiques ne sont qu'un faible écho de leur bonheur.

*Seigneur, mon Dieu, je vous donne ma vie
Heureux d'avoir entendu votre appel
Et ressenti dans mon âme ravie
Un avant-goût des délices du ciel.
O douce ivresse, ô joie inexprimable
Je suis à vous, Seigneur, mon seul amour
Vœu solennel, serment irrévocable
Je vous appartiens sans retour.*

RELIGIEUSES DE SAINT-OCTAVE-DE-MÉTIS

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|--|----------------------|---------------------------------------|---|
| <i>1 — Chez les Sœurs de Jésus-Marie de Sillery</i> | | | |
| S. S.-Donat | Etienne Roy | 1853 | † Lévis |
| Céline | Sophie Lévesque | 15 octobre 1880 | 30 mars 1896 |
| S. S.-Etienne | Etienne Roy | 1854 | † Woonsocket |
| Olive | Sophie Lévesque | 21 octobre 1882 | 27 janvier 1896 |
| <i>2 — Chez les Petites Sœurs de la Sainte-Famille de Sherbrooke</i> | | | |
| S. S.-Jeanne-de-Valois | Thomas Dionne | 4 avril 1881 | Collège de Lévis, |
| Marie | Marie Carrier | | Lévis. |
| S. S.-Florine | Thomas Dionne | 26 décembre 1891 | Maison-Mère, |
| Hélène | Marie Carrier | | Sherbrooke. |
| <i>3 — Chez les Sœurs de la Miséricorde</i> | | | |
| S. Marie-d'Egypte | Etienne Fortin | 23 juin 1886 | St. Mary's Hospital, |
| Marie-Anna | Restitue Bérubé | 16 janvier 1913 | Toronto. |
| S. S.-Léonide | Joseph Landry | 29 octobre 1904 | 890, Dorchester est, |
| Marie-Jeanne | Léonide Fortin | 10 juillet 1928 | Montréal. |
| S. S.-Adrien | Jean-Baptiste Bérubé | 14 juin 1908 | Huber Memorial Hospital, |
| Isabelle | Rosalie Bélanger | 16 juillet 1928 | Pana, Illinois. |
| <i>4 — Chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame</i> | | | |
| S. S.-Thomas | Thomas Roy | 20 novembre 1862 | † Montréal |
| Augustine | Hermine Michaud | 12 septembre 1883 | 3 janvier 1951 |
| S. S.-Madelberte | Dosithé Bérubé | 28 avril 1859 | † Montréal |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|----------------------|---------------------------------------|------|---|
| M.-Arthémise | Adèle Ouellet | 20 mai | 1884 | 11 novembre 1937 |
| Sœur Frédette | J.-B. Jean | 15 avril | 1864 | † Montréal |
| Marie-Françoise | Vénérende Caron | 11 décembre | 1890 | 27 juillet 1945 |
| S. S.-Louis-d'Arles | Louis Pelletier | 2 août | 1885 | 2165, rue Baldwin, |
| Marie-Louise | Vitaline Dufour | 16 décembre | 1915 | Tétraultville. |
| S. S.-Hedwige | Emile Desjardins | 31 octobre | 1902 | Institut Cha.-Beudet |
| M.-Ange-Antonia | Clara Morin | 27 février | 1923 | St-Pascal (Kam.) |
| S. S.-Germaine-de-Jésus | Aimé Lebel | 14 décembre | 1907 | Institut Chanoine Beudet, |
| Germaine | Aurélié Pelletier | 28 août | 1934 | St-Pascal (Kam.) |
| 5 — <i>Chez les Ursulines de Québec</i> | | | | |
| S. S.-Clotilde | Arthur Landry | 26 octobre | 1886 | Maison Généralice, |
| Antoinette | Ulpide Marceau | | 1907 | Québec. |
| 6 — <i>Chez les Sœurs Missionnaires de N.-D.-d'Afrique</i> | | | | |
| S. S.-Eustache | Eustache Langis | 4 février | 1886 | † Alger |
| Athala | Philomène Turcotte | 1 mai | 1914 | 28 décembre 1918 |
| 7 — <i>Chez les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception</i> | | | | |
| S. S.-Béatrice | Jean-Baptiste Bérubé | 26 septembre | 1912 | 314, Chemin Ste-Catherine, |
| Béatrice | Rosalie Bélanger | | | Montréal. |
| S. S.-Alphonse-Marie | Alphonse Fortin | 12 mars | 1919 | Nomingue, |
| Marie-Jeanne | Olive Lévesque | | | Comté de Labelle. |
| S. S.-Blanche | Alphonse Lévesque | 2 février | 1931 | 290, Chemin Ste-Catherine, |
| Rita | Blanche Roy | | | Montréal. |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|--|---------------------------------------|------|---|
| <i>8 — Chez les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa</i> | | | | |
| S. Marie-Gaston Azélie | Napoléon Michaud Philomène Hamel | 24 février | 1888 | Institut Familial, Shawinigan. |
| <i>9 — Chez les Sœurs de l'Espérance</i> | | | | |
| S. Marie-Ambroise Blanche-Annette | Louis Thériault Alphonsine Jean | 20 août | 1918 | Hôpital d'Amqui, Amqui. |
| <i>10 — Chez les Filles de Jésus</i> | | | | |
| S. S.-Sylvie-Marie Azilda | Sylvio Levasseur Hélène Charest | 13 octobre | 1904 | Ecole Ste-Cécile, Trois-Rivières. |
| S. Marie-Thérèse-de-Lisieux Réjeanne | Edgar Lévesque Bernadette Thibeault | 22 juillet | 1930 | Hôpital Lafèche |
| | | 3 août | 1955 | Grand'Mère |
| <i>11 — Chez les Sœurs de Saint-François-d'Assise</i> | | | | |
| S. Marie-Noël-Chabanel Simonne | Adélard Théberge Antoinette Martin | 19 mars | 1923 | Hôpital Ste-Jeanne-d'Arc, |
| | | 21 juillet | 1944 | Montréal. |
| <i>12 — Chez les Sœurs de la Providence</i> | | | | |
| S. Marie-Léona Lumina | Thomas Landry Agathe Gagnon | 23 octobre | 1865 | † Montréal |
| | | 25 juillet | 1888 | 1 septembre 1940 |
| S. Rose-de-Lima Odine | Pierre Duperré Désanges Guérette | 26 octobre | 1865 | † Montréal |
| | | 21 novembre | 1885 | 27 mai 1910 |
| Sœur Caron Léa | Benjamin Michaud Sara Dionne | 20 mai | 1877 | 35, Th. Avenue S.W., |
| | | 9 août | 1898 | Seattle, Wash. |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|-------------------------------------|---------------------------------------|------|--|
| S. Louis-Thomas Emma | Louis Fortin Célanire Pelletier | 13 mai | 1892 | Boulevard Guoin, Cartierville. |
| S. Paul-de-Jésus Léa | Louis Fortin Célanire Pelletier | 8 mars | 1894 | Hôpital Général, Verdun. |
| S. Thérèse-de-Jésus Marie-Jeanne | Alfred Michaud Evelina Gagnon | 3 août | 1910 | Hôpital Providence, Chandler. |
| S. Jean-Clément Marie-Thérèse | Antoine Lebel Octavie Fortin | 13 mars | 1911 | Institut des Sourdes-Muettes, Montréal. |
| S. Yvette Morissette | Alfred Morissette Sophie Leblond | 19 novembre | 1938 | Maison-Mère Montréal |

13 — *Chez les Sœurs de Notre-Dame-Reine du Clergé*

| | | | | |
|--|--------------------------------------|--------------|------|------------------------------------|
| S. Marie-de-Ste-Louise-de-Jésus Irène-Elise | Philippe Plante M.-Louise Heppell | 27 novembre | 1906 | St-Edouard, Montréal. |
| S. Marie-de-Ste-Bernadette-de- Lourdes Eugénie | Philippe Plante M.-Louise Heppell | 4 juin | 1910 | † Lac-au-Saumon 14 février 1954 |
| S. Marie-de-St-Louis-de-Montfort Rose-Aimée | Louis Dubé M.-Louise Dufour | 15 mars | 1926 | N.-D.-des-Neiges, Campbellton. |
| S. Marie-du-St-Sacrement Mathilde | Joseph Roussel Marie Roussel | 30 septembre | 1921 | Maison-Mère, Lac-au-Saumon. |

14 — *Chez les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec*

| | | | | |
|---|-------------------------------------|------------|------|---|
| S. Marie-de-Ste-Ludivine Marie-Anne | Georges Lebel Philomène Bélanger | 9 décembre | 1875 | Maison-Mère, Québec. |
| S. Marie-de-Ste-Irène-de-Jésus Irène | Alphonse Lebel Philomène Lebel | 6 octobre | 1918 | Orphelinat du Sacré-Cœur, Rivière-du-Loup. |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|--|---------------------------------------|------|--|
| S. Marie-de-Ste-Jeanne-de-Rouen Jeanne | Alphonse Lebel Philomène Lebel | 27 juin | 1915 | Couvent du Bon-Pasteur, St-Victor (Matane). |
| S. Marie-de-Ste-Philoména Marianne | Alphonse Lebel Philomène Lebel | 11 mars | 1905 | Maison-Mère, Québec. |
| S. St-Léonard-de-Marie Albine | Alphonse Lebel Philomène Lebel | 31 décembre | 1910 | St-Pierre-aux-Liens, Charlesbourg, Québec. |
| S. Marie-Antoinette Marie-Léa | Ferdinand Moreault Léa Lebel | 19 juin | 1874 | † Québec 19 mars 1947 |
| 15 — <i>Chez les Sœurs de la Charité de Québec</i> | | | | |
| S. Ste-Rose Rosalie | Elzéar Gendron Octavie Fortin | 16 octobre | 1890 | † Québec 4 octobre 1947 |
| S. Imelda-du-St-Sacrement Philomène | Jean-Baptiste Gaudreau Françoise Dumont | 18 juin | 1911 | Hôpital St-Joseph, Thetford-Mines, Québec. |
| S. Marie-Céline Céline | Joseph Mignault Delvina Fournier | 22 mai | 1880 | † Québec 28 octobre 1895. |
| S. Ste-Zélie Marie-A.-Albina | Boniface Bernier Claudia Pelletier | 21 décembre | 1885 | † Québec 16 janvier 1955 |
| 16 — <i>Chez les Sœurs de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire</i> | | | | |
| S. Marie-de-St-Louis Marie-Elda-Elise | Joseph Jean Anna Briand | 4 novembre | 1894 | Couvent St-Rosaire, St-Octave. |
| S. Marie-de-la-Passion Marie-Anne | Joseph Jean Anna Briand | 15 août | 1897 | Couvent St-Rosaire, Ste-Odile. |
| S. M.-de-St-Jean-l'Evangéliste Bernadette | Joseph Jean Anna Briand | 16 août | 1905 | † Rimouski 10 décembre 1939. |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|---|---------------------------------------|--------------|---|
| S. Marie-de-Ste-Irène Alice | F.-Xavier Beaulieu Flore Lebel | 8 février | 1895 | Maison-Mère, Rimouski. |
| S. Marie-de-Ste-Rosalie Alice | Paul Roy Aimée Boucharde | 29 mars | 1898 | Beaupré, Cté Montmorency. |
| S. Marie-de-St-Lucien Rose-Anna | Alfred Michaud Emélie Bernier | 23 janvier | 1906 | Couvent St-Rosaire, St-Robert-Bellarmin. |
| S. M.-de-St-Philippe-Béniti Blanche | Philippe Thériault M.-Louise Bernier | 30 septembre | 1906 | Couvent St-Rosaire, Ste-Jeanne-d'Arc. |
| S. Marie-de-Ste-Blandine Rose-Aimée | Emile Gagnon Aimée Thériault | 22 janvier 2 février | 1910 1932 | Maison-Mère, Rimouski. |
| S. Marie-de-St-Emile-de-Jésus Alphonsine | Emile Gagnon Aimée Thériault | 16 février 2 février | 1911 1934 | Couvent St-Rosaire, St-Ulric. |
| S. Marie-de-St-Marius Adrienne | William Page Maria Bernier | 11 juillet | 1912 | Couvent St-Rosaire, St-Robert-Bellarmin. |
| S. Marie-de-St-David Blanche-Aurore | Thomas Thériault Rose-de-Lima Jean | 2 février 15 août | 1910 1937 | Couvent St-Rosaire, Ste-Françoise. |
| S. Marie-de-St-Jean-de-la- Passion (Madeleine) | Louis Thériault Alphonsine Jean | 7 mars | 1926 | Couvent St-Rosaire, Esprit-Saint. |
| S. Marie-de-St-Jean-du-Calvaire Marie-Ange | Louis Thériault Alphonsine Jean | 8 mars | 1914 | Couvent St-Rosaire, Ste-Flavie. |
| S. Marie-de-St-André Madeleine | André-A. Roy Aurélia Gendron | 1 septembre | 1926 | Couvent St-Rosaire, Ste-Anne-de-Beaupré. |
| S. Marie-de-St-Bertrand Marie-Berthe | Joseph Ruest Marie Beaulieu | 4 avril | 1914 | Couvent St-Rosaire, Sully. |
| S. Marie-de-St-Télesphore Yvonne | Germain Gendron Euphémie Lebel | 31 août | 1909 | Couvent St-Rosaire, Beaupré. |

| <i>Nom de religion</i> <i>Nom de baptême</i> | <i>Parents</i> | <i>Naissance</i> <i>Profession</i> | | <i>Décès</i> <i>Adresse actuelle</i> |
|---|---|---------------------------------------|------|--|
| S. Marie-de-Ste-Gertrude-du- St-Sacrement Valentine | Jean-Baptiste Deschênes Yvonne Bouchard | 11 février | 1918 | Couvent St-Rosaire, St-Damase. |
| S. Marie-de-Ste-Elisabeth-de- Hongrie Yvette | Alfred Turgeon Marie Lafrance | 19 mars | 1934 | Couvent St-Rosaire, Val-Brillant. |
| 17 — <i>Chez les Ursulines de Rimouski</i> | | | | |
| S. S.-Thomas-d'Aquin Elise | Thomas Pelletier Victoire Beaulieu | 6 janvier | 1881 | Monastère des Ursulines, Rimouski. |
| S. S.-Florence Blanche | J.-Baptiste Pelletier Marie-Alice Fortin | 16 mai | 1905 | Monastère des Ursulines, St-Rédempteur (Matane). |
| S. S.-Jean-Marie-Vianney Anne-Marie | Joseph Pelletier Marie Lévesque | 3 juillet | 1927 | Monastère des Ursulines, Rimouski. |
| 18 — <i>Chez les Sœurs de Sainte-Croix-et-des-Sept-Douleurs</i> | | | | |
| S. Marie-de-St-Ernest-Martyr Marie-Blanche-Eva | J.-Ernest Desrosiers Rosalie Fortin | 14 juillet | 1924 | Montréal. |
| S. Marie-de-St-Camille-de-la- Croix Marie-Cécile | J.-Ernest Desrosiers Rosalie Fortin | 15 août | 1949 | Pensionnat St-Gabriel, 5788, Côte-des-Neiges, Ste-Scholastique (D.-Mont-.) |
| | | 25 juin | 1921 | |
| | | 16 février | 1953 | |

CHEZ LES FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR

Frère Charles-Etienne, s.c. (Benoît Pelletier), né le 7 avril 1918, à Saint-Octave-de-Métis.

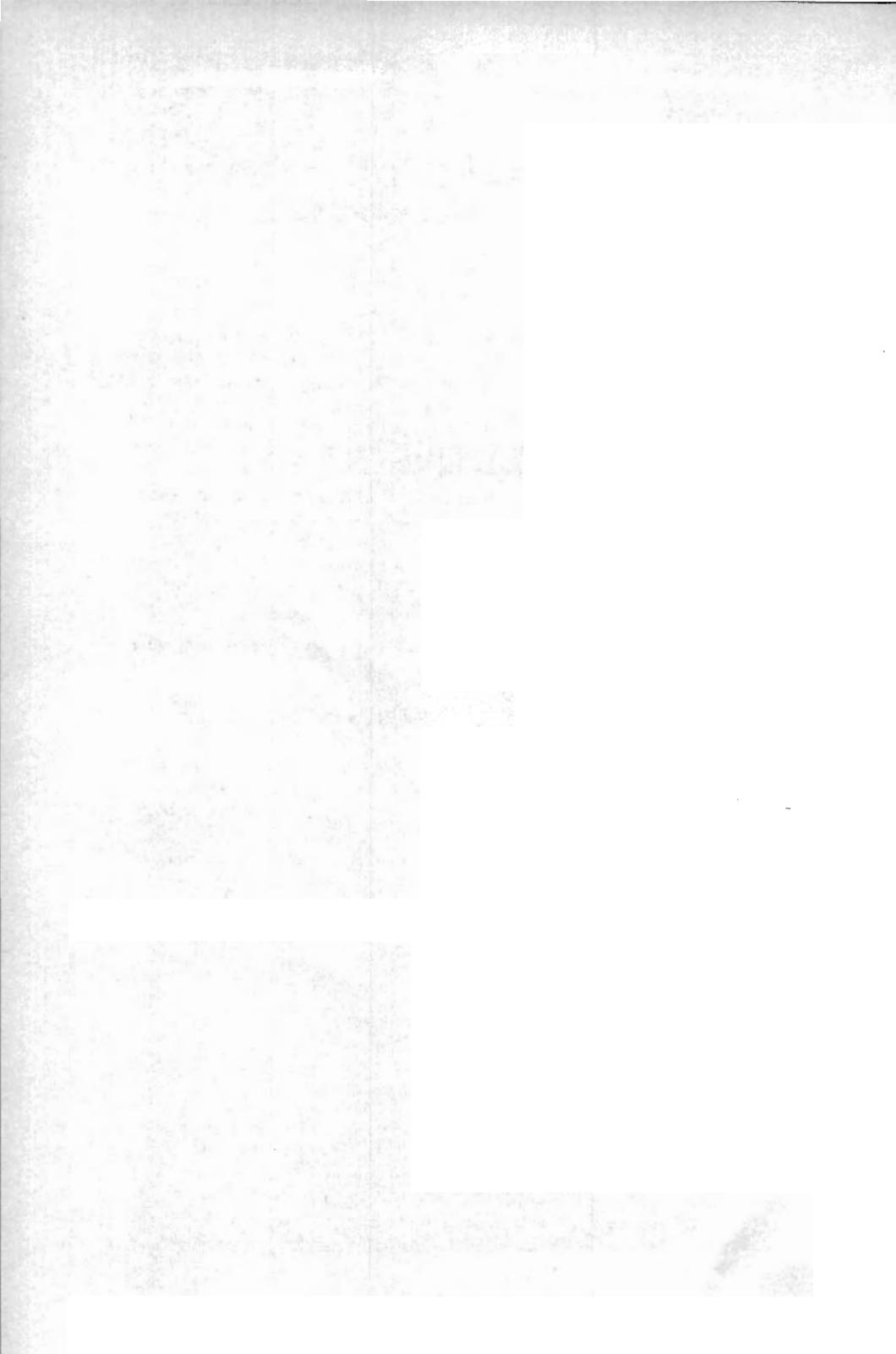
Père: Joseph Pelletier; Mère: Marie Lévesque.

Adresse actuelle: Frère Charles-Etienne, s.c.

Ecole Supérieure du Sacré-Cœur,
Lac-Mégantic, Cté Frontenac, P. Q.

CHAPITRE XI

Métis
Terre de Légendes





MÉTIS

TERRE DE LÉGENDES

Essais de Jean-Marc DESCHENES

*Adaptation historique et correction par
Mlle Blanche MARTIN*

Maintenant que vous connaissez le côté statistique de notre chère vieille paroisse, que vous avez suivi méthodiquement et dans un ordre chronologique, les périodes de formation des divers domaines : municipal, scolaire, industriel et agricole, que vous avez connu les zélés missionnaires qui, avec tant de fatigue, ont visité les premiers colons et les dévoués curés qui se sont succédé aux soins des âmes ; ne pensez-vous pas, amis lecteurs, qu'il serait bon d'entraîner votre esprit vers des sphères merveilleuses, de laisser errer votre imagination dans ce vague, ce lointain brumeux qu'est la légende ? La légende, histoire imaginée d'un passé réel ? .. Légendes... récits souvent fantastiques toujours émouvants et amusants, vous savez charmer l'enfance, faire rêver l'adolescence, et rajeunir la vieillesse, au moins pour un temps.

Légendes de Métis, vous avez votre place ici. A vous de clore la série des chapitres précédents...

L'ANSE DES MORTS

Vous connaissez pour plusieurs d'entre vous, cette baie qui s'enfoncé légèrement dans les terres, à partir de la côte de Grand-Métis, jusqu'à l'église presbytérienne de Leggatt's Point ? Grève sablonneuse et rocailleuse, où les flots du Saint-Laurent viennent, tour à tour, s'ébattre doucement ou se ruer en furie, suivant la douceur de la brise ou la violence des vents du nord, endroit propice au repos et aux gaies excursions. Place riieuse... chantante ? Cependant un nom lugubre la désigne...

Peut-être ne savez-vous pas pourquoi elle est ainsi stigmatisée?... Alors...

C'était il y a longtemps, ... très longtemps... Dans le port de Glasgow, en Ecosse, la navigation est ouverte depuis quelque temps. La vie maritime, au repos pendant les longs mois d'hiver, a repris ses activités.

Ce matin-là, la température est belle. Le soleil brillant de son éclat printanier, dore les vagues, qui soulevées par un vent léger, viennent en clapotant, caresser les flancs des navires à l'ancre, tout comme une mère calme son petit enfant... Le baromètre est au beau. Tout présage un temps favorable au départ. Aussi, un des navires, sous le commandement du capitaine Meikle, un colosse de

7 pieds, appareille, l'équipage est à la manœuvre avec ardeur, avec gaieté. Ils aiment leur métier, ces braves marins.

Sur le pont, accoudés au bastingage, une centaine d'émigrants, comprimant, par un effort de fierté, les battements de leur cœur angoissé, regardent, les yeux embués de larmes, les parents, les amis, qui entassés sur le quai, sont venus les encourager, leur dire, non un dernier adieu, mais un long au revoir. Eux aussi sont attristés, car ces jeunes montagnards écossais vont risquer une longue traversée, périlleuse peut-être, pour se rendre au Canada, cette contrée lointaine, presque inconnue, mais aussi nouvelle "Terre Promise" aux peuples du vieux monde.

Tout est prêt au navire. . Les voiles sont hissées. . Le pavillon voltige à la vergue du mat d'artimon. . les amarres larguées, l'ancre levée et de la dunette, le capitaine commande d'une voix ferme: "Enlevez la passerelle."

Au même instant, tandis que la foule lance aux partants un dernier "God help you", un remuement brusque, insolite se produit sur le quai. . les gens l'écartent. . Un pauvre chien, poursuivi par une dizaine de gamins s'élance impétueusement sur la passerelle à demi-levée, bondit haletant sur le navire et va, craintif, se réfugier près d'un jeune matelot.

Déjà le bâtiment, libre de ses entraves, franchit la passe du Clyde, entre dans l'Atlantique.

Que fait ce chien ici, s'écrie le capitaine étonné, embarrassé. Pas de vivres pour un passager supplémentaire. Qu'on le jette à la mer? Comme si elle comprenait cette sentence de mort, la pauvre bête se couche aux pieds du matelot, le regarde avec des yeux suppliants.

Je prends ce chien sous ma charge, dit le matelot, pris de pitié. Je le nourrirai sur ma ration; personne autre que moi n'en souffrira. L'incident est clos. Le chien a la vie sauve.

Glasgow est disparu. . les montagnes d'Ecosse s'estompent à l'horizon. . bientôt on ne voit plus que le ciel et la nappe limpide sur laquelle le bâtiment vogue en pointant vers l'ouest. .

Puis la traversée se continue paisiblement. Il y a bien des journées où l'on va "vent debout", alors on avance plus lentement, on louvoie, la manœuvre se fait plus dure pour les marins, cependant ils accomplissent la besogne avec courage comme de bons marins qu'ils sont.

Chez les passagers, le moral est bon. . Les regrets du départ s'amoindrissent à mesure que l'on approche au but. On projette. . on rêve. . on espère. . L'espérance ne console-t-elle pas toujours? . .

Bref, tous sont relativement heureux.

Le chien, lui, l'est complètement. Il partage la ration du maître qu'il a choisi; le dur biscuit du matelot, le morceau de bœuf salé (corn-beef), le poisson séché et fumé, menu journalier des matelots et des émigrants, avec la tasse de thé chaud. Oh, les rudes traversées de l'océan, en ces temps-là!

Après dix-huit jours de marche, le navire entre dans le golfe Saint-Laurent... Le Cap Gaspé se présente majestueux... les forêts-vierges attirent les émigrants. On pourrait se joindre aux pêcheurs de la côte?... mais non, ils ne peuvent l'arrêter puisqu'ils ont répondu à l'appel du seigneur de Métis, qui désire coloniser, avec des montagnards de sa propre patrie d'Ecosse, la seigneurie de Peiras, qu'il vient d'acquérir.

On continue de longer la côte, laissant en arrière les postes de pêche établis de loin en loin... on escompte de plus en plus la bonne fortune, qui les attend... qui leur sourit...

Mais quoi? Le baromètre se brouille? Le capitaine semble inquiet?... Après le calme qui, souvent, présage la tempête, l'air fraîchit, le vent du nord se lève, les nuages s'amoncellent et assombrissent le firmament, les vagues se moutonnent, puis deviennent furieuses, frappent le vaisseau avec violence...

Mon Dieu! C'est la tempête! et la tempête dans toute son horreur. Les matelots courent ici et là... les voiles sont carguées, il faut réduire la voilure au minimum; le drapeau qui flottait si fièrement il y a quelques heures, est emporté dans une bourrasque. Le capitaine voit à tout, encourage les matelots, quelques-uns sont complètement épuisés, les passagers se prêtent à la manœuvre... et... le chien flairant le danger va de l'un à l'autre pour revenir toujours à son maître.

La nuit est venue... Au plus fort de la tempête, alors qu'on ne sait plus où l'on va, ni où l'on est, un choc ébranle le navire.

"On a touché, s'écrie le capitaine. Oui, pauvres gens, vous avez touché."

Le navire a dérivé sans qu'on s'en aperçoive, près du cap Noir, situé à un demi-mille environ à l'ouest de la pointe du Petit-Métis et a frappé la vase qui se prolonge avant dans le fleuve. Cependant, dégagé par le reflux, le navire reprend la mer... fait quelques nœuds, malgré la blessure de son flanc gauche, pour aller sombrer plus à l'ouest, près de Leggatt's Point.

Gens d'Ecosse, vous ne reverrez plus vos braves gars partis pleins d'espoir pour tenter fortune au-delà des mers!... Les vagues du Saint-Laurent les roulent jusqu'à la grève d'une baie qui, désormais, portera le nom sinistre de: L'Anse des Morts.

Le lendemain, sous un ciel sans nuage, le soleil s'est levé radieux... Les habitants de la côte se portent sur le lieu du naufrage...

Ils regardent émus cette scène de désolation : plus de cent cadavres jonchent la rive parmi des débris de toutes sortes.

On identifie le capitaine car il tient encore, d'une main crispée, la boussole, fidèle compagne de ses nombreux voyages. Soudain, un faible gémissement se fait entendre... près d'un rocher, un gros chien lèche de sa langue rude mais chaude, le visage pâle d'un jeune matelot étendu sur le sable fin. Seul survivant de ce néfaste naufrage, arraché à la mort par le chien qui, de sauvé, est devenu sauveur.

Ce jeune écossais est-il retourné à ses montagnes? Est-il demeuré à Métis? Ne serait-il pas l'ancêtre d'une des braves familles écossaises qui demeurent chez nous? On ne le sait pas... Car de cela... il y a longtemps... très longtemps...

LE PASSEUR DE METIS

Avant "le grand dérangement" des Acadiens en 1755, par le cruel Lawrence, plusieurs familles acadiennes parvinrent à s'échapper de l'Acadie. Quelques-unes d'entre elles prirent le bois, allèrent s'établir à quelques milles à l'ouest de Kamouraska, d'autres gagnèrent la Baie des Chaleurs, se fixèrent à la pointe Restigouche, près d'une bourgade d'Indiens, dont ils furent bientôt les amis.

Si les Micmacs détestaient les visages pâles anglais, ils aimaient les "blancs français, venus d'un pays éloigné, sur des grands canots de bois, avec les Robes noires qui leur disaient des mots si doux au cœur".

Les Acadiens trouvaient à Restigouche les secours de la religion, car depuis 1740, les récollets-capucins avaient établi une mission pour les Micmacs. Un missionnaire enseignait l'Évangile aussi à deux autres campements : Nipisiguit (Bathurst) et Lehegong (Athollville).

A cette époque, la bourgade de Restigouche obéissait à un chef nommé Coundo (mot micmac qui signifie pierre). Cet homme à la haute stature, au front large, à l'œil vif et pénétrant, avait un port noble, mais altier ; tout en lui respirait la bravoure du guerrier sauvage, généreux pour l'ami, mais... féroce pour l'ennemi.

L'année se divisait, pour bien dire, en deux parties, pour les habitants de la bourgade. L'automne venu, les "wigwams" se fermaient, toutes les familles prenaient le bois où l'on chassait tout l'hiver ; au printemps, on revenait à la pointe, chargé des produits de la chasse. Là, tandis que les femmes préparaient les peaux pour le trafic, les hommes réparaient les canots d'écorce. Ne fallait-il pas se rendre à l'embouchure de la Rivière Métis, au commencement de l'été, y rencontrer les amis "Maléchites" de la rivière Saint-Jean, qui venaient, chaque année, faire la chasse à la pourcie, à l'eau salée?

Le temps venu, les familles s'entassaient gaiement dans les canots, avec de grandes quantités de provisions : on remontait les rivières Restigouche et Matapédia, traversait le lac du même nom, à la tête duquel les canots étaient hissés sur la berge, cachés sous le feuillage, puis on faisait portage jusqu'à Métis, à travers les bois, par un chemin plaqué (devenu chemin Kempt).

Pendant plusieurs jours, on festoyait, on dansait, on chantait : c'était le "Metiwi" des Micmacs et des Maléchites.

Les réjouissances finies, on revenait à la pointe, où la vie insouciante des Indiens reprenait son cours ; un peu de chasse, un peu de pêche, le plus souvent on se chauffait au soleil. Oh ! la belle vie des lézards!!!

Les Acadiens, eux, bien qu'ils fraternisaient avec les sauvages, regrettaient leurs belles fermes de l'Acadie. Ils s'inquiétaient du sort de la Nouvelle-France, abandonnée par la mère-patrie. Comment Montcalm pourrait-il conduire à la victoire, ses quelques unités de miliciens, contre les armées si fortes de l'ennemi. . .

La situation en était là . . . quand un an avant la reddition de Québec, Louisbourg tombe aux mains des Anglais pour la deuxième fois. A l'issue du combat, cinq des douze navires français qui combattaient contre les deux cents vaisseaux anglais, échappent de justesse à l'ennemi, pour remonter vers Québec, mais rendus dans le golfe Saint-Laurent, se voyant poursuivis par une forte escadre anglaise, ils sont obligés de se réfugier à l'embouchure de la rivière Restigouche et pressés de près, le Commandant ordonne le sabordement des navires plutôt que de les livrer à l'ennemi.

Officiers et soldats gagnent la côte, aidés par les habitants de la pointe, puis guidés par le frère du chef, prennent le chemin de Québec, à travers les bois.

Les Anglais arrivent pour voir les navires français coulés, anéantis. A leur tour, ils abordent. En mesure de représailles, ils incendient les cabanes d'écorce, aussi bien que le village acadien. Sous une fusillade nourrie, colons et sauvages se précipitent dans les bois ; le chef Coundo dirigeait la fuite avec calme et intrépidité, quand à ses côtés, il voit tomber son vieux père, sa mère malade et sa femme qui tenait leur fils adoptif par la main. Voyant la population dispersée, le village en feu, les Anglais reprennent la mer.

Froidement, sans verser une larme, d'un œil terrible, féroce, Coundo contemple la scène : les wigwams en cendre, les maisons en flammes, sa squaw dévouée, ses vieux parents gisant sans vie, frappés eux aussi par des Anglais. Là, où il y a quelques instants, vivaient des êtres heureux, il n'y a plus que mort. . . que dévastation.

Regarde, Byette, dit Coundo à son fils âgé de 7 ans, qui se pressait contre son père. Regarde, les Anglais ont passé ici, puis tendant

son bras vers l'horizon où les navires disparaissaient, d'une voix forte: Fils! souviens-toi, nous les vengerons!... vengerons, répond l'écho des bois.

Coundo a oublié les leçons de la Robe noire: le sang sauvage s'est réveillé, il a submergé la semence chrétienne!

Indiens et Acadiens sont revenus à la pointe: les cabanes se sont élevées de nouveau, les colons se sont bâtis d'autres demeures; le missionnaire, à ses séjours à la bourgade, enseigne, parle de résignation, de soumission, de pardon.

Coundo, lui, taciturne, fuit ses congénères, ses amis, la Robe noire surtout. Seul dans sa cabane avec Byette, quand il n'est pas dans les bois, il rumine sa vengeance, d'avance il la savoure. De quelle manière se manifesterait-elle? ... Il la voit atroce. ... Quand arriverait-elle? Dans un an? cinq ans?... Peu importe! Coundo saura attendre!...

Neuf ans se sont passés. Les Anglais, bien établis dans le pays, ont des relations commerciales jusqu'à la Baie-des-Chaleurs même à Gaspé.

Le plus court moyen de s'y rendre est de prendre, à Métis, le vieux "plaqué" des Micmacs jusqu'au lac Matapédia, où le voyage se continue en canot.

Avec Byette, qui a 16 ans, Coundo s'installe à l'embouchure de la Rivière Métis. Il guide les voyageurs jusqu'au lac Matapédia. Tous louent son zèle, sa patience, son endurance. Bref, il est devenu "*Le Pasteur de Métis*".

Coundo est content; la bonne fortune a enfin souri à l'attente; l'heure de la vengeance va sonner.

Pendant un an encore, il faut patienter... Enfin un matin, un officier anglais frappe à la cabane.

- Le passeur de Métis?.. Moi, passeur.
- Peux-tu me conduire à la Baie-des-Chaleurs?
- Moi, conduire toi, dans les bois, ... autre guide à Lac...
- Tu es bon guide?
- Coundo, toujours conduire bien.

On débat le prix du trajet, puis on part à la file indienne. En avant, Coundo portant sa carabine, puis l'officier. Byette suit avec le bagage.

- Pourquoi emportes-tu un'carabine?
- Tuer perdrix, lièvres, pour retour cabane...

Tout va bien pendant quelques heures. Arrivé à la côte, maintenant appelée "*Côte à tuer*", au pied de laquelle coule la rivière Tartigou, Coundo s'assied brusquement sur un tronc d'arbre.

— Mais quoi, tu es déjà fatigué, remarque l'Anglais surpris du peu d'endurance de son guide?...

— Pas fatigué, mais arrête ici, répondit Coundo en plaçant la main sur son cœur.

— Tu es malade...

— Moi, cœur malade... malade depuis longtemps, Byette ici avait 7 ans.

L'Anglais s'assied près de Coundo.

— Tu, Anglais, toi? dit le guide...

— Mais, oui, je suis Anglais...

— Officier anglais?

— Mais, oui, je suis un officier anglais, chargé de visiter les établissements anglais de la Baie-des-Chaleurs.

— D'autres Anglais, venir ici?...

— Oui, des commerçants anglais viendront acheter les fourrures, le poisson. Mais pourquoi ces questions, guide? Pourquoi me regardes-tu tout à coup avec cet air sévère? Nous sommes reposés, parlons. Coundo se lève, superbe.

— Ecoute, Anglais, officier anglais, chef micmac Coundo va parler. Ecoute. Longtemps passé, moi avoir squaw dans mon wigwam, bonne squaw... Moi avoir vieux parents, micmacs heureux à la pointe Restigouche, chassant partout. Bons amis Acadiens et Français, eux aussi aimer Indiens... Oh! heureux!... Avoir cœur léger, puis, mauvais blancs venir; tirer père, mère, ma squaw, brûler cabanes, brûler village aussi, tout briser, méchants blancs.

Tu sais-tu, toi, qui a fait tout ça? Qui a fait mon cœur pesant, cœur dur comme pierre?... Méchants blancs, officiers anglais, comme toi. Coundo a juré venger... Toi pense au grand esprit, Anglais, Coundo tirer..."

Le coup partit. L'infortuné voyageur tombe à la renverse inanimé... Coundo s'assied et pleure. Puis soudain il se lève. Byette, toi, pousse officier dans la rivière avec bagage. Nous retourner Métis, encore deux Anglais tirer ici.

Les deux autres meurtres ne tardèrent pas à être consommés. Dans la crainte d'être appréhendé, Coundo et son fils se réfugièrent dans les bois. "Le Passeur de Métis" était disparu.

Cependant la vengeance assouvie n'a pas apporté à Coundo la satisfaction qu'il espérait; son cœur reste lourd, l'ennui ronge son esprit... la vie avec les siens lui manque. Toutefois, il s'enfonce de plus en plus dans la forêt.

Chaque hiver, son frère, revenu à la mission, monte visiter les exilés dans leur tanière. Il les presse, chaque fois, de descendre à la pointe, où les Sauvages attendent toujours leur chef, où les Acadiens,

leur ami, et où, par la prière, la Robe noire appelle son fils Coundo et Byette qu'il a baptisés.

Toujours Coundo refuse. Coundo, plus chef, plus voir Robe noire jamais; moi, bête sauvage, moi rester avec ours. Byette descend lui. Mais Byette ne veut pas abandonner son père adoptif. Son père qu'il aime, qu'il protège, à qui il prodigue ses soins, car le chagrin, le remords peut-être, a terrassé l'Indien. Les mois, les années passent. . .

Chaque année, au mois de juillet, le missionnaire laisse les autres missions, et vient à Restigouche pour célébrer la fête de Sainte Anne avec les Micmacs.

Cette année-là, il fait venir le frère de Coundo.

Remonte les rivières, lui dit-il, tu descendras ton frère. Ici nous allons prier, et Dieu, par l'intercession de Sainte Anne, exaucera notre demande, j'en suis assuré.

Pendant neuf jours les prières se multiplient à la mission. On prie avec ferveur, certain d'être exaucé, "Sainte Anne va amener le chef mourir chrétiennement parmi les siens". La Robe noire l'a dit. En effet, Dieu se laisse toucher.

Le 25 juillet, le canot attendu arrive avec trois personnes. Les exilés voient enfin leur chère bourgade. Coundo débarque soutenu par Byette. Rendu à la cabane de son frère "Toi dire Robe noire, venir ici apporter paroles du Grand Esprit, qui réchauffent cœur. Coundo mourir en chrétien, avec cœur léger."

Le lendemain, la fête de Sainte Anne est célébrée avec plus de réjouissances que les années passées, les angoisses sont finies: les brebis égarées sont revenues au bercail.

Dans l'après-midi, devant tous les Indiens de la bourgade, à l'exemple des premiers chrétiens, Coundo fait une confession générale avec les sentiments d'un profond repentir et les marques d'une contrition humble et sincère. Byette, lui, demande à être instruit des vérités chrétiennes.

Coundo a repris son air noble et généreux. Son cœur n'est plus pesant comme pierre. Il a la consolation de voir Byette faire sa première communion.

Au printemps, par un beau soir, alors que le soleil disparaissait à l'horizon, Coundo, le chef micmac, encouragé par le missionnaire, meurt paisiblement, serrant, entre ses mains, son chapelet qui ne le quittait plus.

"Plus de vengeance. Pardonnons, le Grand Esprit pardonnera", furent ses dernières paroles.

Tel est le récit que fit Noël, le micmac, au Père Michel, qui lui-même l'a redit à un curé de Métis.

LA CROIX SOUS LA FEUILLEE

Il y a encore une quinzaine d'années, les amateurs de chasse ou de pêche avaient la surprise d'apercevoir, adossée aux grands bouleaux de la forêt, une humble croix de bois, qui se reflétait dans la nappe limpide s'étendant à son pied.

Qui avait planté l'emblème de la Rédemption dans ce lieu retiré? ... et pourquoi? ...

Serait-ce pour nous souhaiter la bienvenue, se disaient les touristes avides de repos et de calme, pour savourer les émotions de leurs sports favoris?

Pensée agréable pour ces voyageurs... Mais elle avait son histoire, cette croix sous la feuillée.

Voici ce que racontait un vieil indien, qui, disait-il, tenait le récit du père de son père :

“Depuis qu'il avait quitté le campement micmac pour se rendre chez les maléchites, le missionnaire a marché, marché des jours et encore des jours à travers la forêt, et quand un grand lac se présente à sa vue, il comprend qu'il n'arrive pas au but, mais qu'il s'est égaré dans les bois touffus.

Epuisé de fatigue, exténué d'inanition, le missionnaire s'affaisse sur un tertre recouvert de mousse... Quelques moments de repos lui donneront peut-être la force de prendre la bonne route qu'il a perdue.

Hélas! quand il veut repartir, la faiblesse trahit son courage. S'en est fait, il est anéanti. Mon Dieu! se peut-il qu'il va finir ainsi, seul sur les rives de ce lac, lac qui lui paraît immense? Courageux, malgré sa faiblesse, il ne se laisse pas abattre... Un secours providentiel peut survenir? Un canot, monté par des sauvages, va apparaître bientôt?... Il prie, ... il espère, ... il attend...

Cependant le soleil baisse, peu à peu, il disparaît... les oiseaux se sont tus sous le feuillage. Des nuages couvrent le ciel... Le brouillard étend son voile partout, c'est la nuit... la sombre nuit de la forêt... et... le Père est toujours seul.

Obsédé par tout ce silence... imprégné de toute cette obscurité, le missionnaire sent sa vaillance l'abandonner. La tristesse l'accable.

A quoi bon avoir laissé sa famille, sa patrie, puisqu'il ne peut réaliser le seul idéal de sa vie: consacrer cette existence à convertir les Indiens du Canada, lointain, mystérieux. A quoi bon tous les sacrifices? Il va mourir au matin de sa tâche de missionnaire. A peine s'il a ensemencé quelques sillons dont la moisson sera nulle... Son cœur ardent saigne d'aspirations inassouvies; il se sent délaissé... son âme devient inquiète, craintive... et la nuit se continue...

Mais soudain, les nuages disparaissent au souffle d'une brise légère, embaumée des arômes des conifères... les étoiles brillent au firmament, elles semblent sourire au serviteur de Dieu.

Réconforté par ces messagères célestes, le religieux sent son âme fortifiée. Le calme salutaire renaît... Ses mains débiles peuvent retenir encore le crucifix qu'elles ont laissé échapper...

Pourquoi craindrait-il? N'a-t-il pas obéi à Celui qui a dit: "Allez, enseignez, jusqu'aux extrémités de la terre. Ne craignez pas, je suis la Voie, la Vérité, la Vie..."

Avec les premières lueurs de l'aurore, le mourant comprend que son esprit s'est égaré aux ténèbres de la nuit. Ses regrets, ses souffrances, féconderont la semence de ses sillons; il a bien suivi la Voie... les sauvages du Canada connaîtront la Vérité... et lui, ne va-t-il pas à la Vie?... Alors, dans un élan de Foi, d'Espérance et d'Amour, FIAT Mon Dieu, que votre volonté soit faite... l'âme prend son essor vers la céleste patrie et l'ange gardien dépose aux pieds du Créateur l'humble gerbe de cette courte vie, mais gerbe pesante, puisque tous les épis sont réunis par la résignation chrétienne.

Le soleil poursuit sa course... Les oiseaux gazouillent de nouveau dans les branches... La vie de la forêt reprend son activité... et le missionnaire repose inanimé...

Dieu ne permettra pas que le corps de son serviteur devienne la proie des bêtes sauvages... Un canot monté par trois indiens, en tournée de chasse, s'avance sur le lac. On fait halte à la pointe pour trouver sans vie, allongé sur le sol, celui qui leur parlait avec tant d'amour des vérités de la religion chrétienne. Emus, ils creusent une fosse où ils déposent avec respect et piété la dépouille mortelle. "Dors en paix, Robe noire. Que le Grand Esprit te garde en son ciel!" La fosse comblée de terre, ils l'entourent d'une clôture et plantent une croix, faite de bouleau.

Depuis, les sauvages viennent souvent constater si tout est en ordre. Ce tertre qui, chaque année, se couvre de fleurs et de fruits sauvages, est devenu un lieu de pèlerinage pour les micmacs. Ils viennent prier et chanter des cantiques pour le missionnaire inconnu, qui repose à la pointe des sauvages, qui s'avance dans un prolongement des eaux en aval du lac Métis, et appelé depuis, "Le lac à la Croix".

On a souvent discuté de ce récit.

Toutefois, en 1857-58, l'histoire du micmac engagea Monsieur le Curé Duguay d'entreprendre un voyage dans la forêt. Sur les bords du "Lac à la Croix", il vit une croix grossière rongée par le temps. Il fit creuser, mais on ne trouva rien...

En septembre 1888, Mgr Guay, accompagné du Docteur Fiset de Rimouski, et de 6 sauvages, se rendait au "Lac à la Croix". Ils trouvèrent une croix, c'est-à-dire un montant et un bras, l'autre bras était tombé au pied de cette croix. Ils remarquèrent une cavité de la grandeur d'une fosse ordinaire ; ils firent des fouilles et ne trouvèrent rien. Ils plantèrent une autre croix.

Enfin, les Relations des Jésuites disent : "Qu'un des leurs, nommé "Nault" (le Père Sébastien), partit pour les missions lointaines, et il ne revint jamais".

Quoiqu'il en soit, maintenant que le "progrès" a exigé un "barrage" à la tête de la rivière Métis, en vue de ménager et de régulariser l'eau destinée à produire l'électricité pour les paroisses environnantes, une partie de terre est inondée... "La Croix sous la feuille"... n'est plus que... "La Croix sous les eaux"...

EPILOGUE

Voilà les légendes qui se rattachent au sol de Métis. Nous avons cru bon de les sortir de l'ombre, avant qu'elles se perdent dans les brumes de l'oubli ; nos belles légendes que, du commencement de la colonie, le grand-père racontait tout en fumant sa pipe, tandis que la vieille grand-mère tricotait pour les tout-petits, attentifs et intéressés.

"Qu'on nous permette, maintenant, de devancer les années. Regardons les petits-fils de nos enfants, à la veille du deuxième Centenaire. Voyons-les se pencher sur le vieux livre de 1955, en relire les pages jaunies, méditer sur le "bon vieux temps de leurs ancêtres, "pour comprendre que la vie est un perpétuel recommencement".



Le Vieux Fou

par

Gabriel LANGLAIS

LE VENT HURLE dans les arbres. Le ciel est gris, presque noir. Deux goélands fatigués n'ont plus la force de retourner au nid, et semblables à des oiseaux de malheur, planent au-dessus de la mer, en lançant leur cri sinistre d'éperviers. Debout, sur la falaise, se dessinant avec des contours, la silhouette d'un grand homme. Chaque jour il est là à son poste; il semble imposant comme le capitaine d'un gros navire qui commande à son équipage.

Et je le vois depuis très longtemps — j'étais alors petit bonhomme — s'avancer à pas de loup sur la grève, comme une chatte aux aguets. Les marées sont fortes à l'automne, le bois de grève abonde. Celui que, par habitude, nous appelions le "vieux fou", se lançait tout habillé à l'eau, puis sautait dans une barque. Nous le trouvions chanceux de ne pas avoir à revêtir un maillot de bain. La barbe mouillée, il revenait au bout de quelque temps et il disparaissait sur la "pointe de la pêche". En le suivant — la chose nous était déjà arrivée — nous le voyions pénétrer dans une cabane si basse, qu'il devait se baisser pour en franchir le seuil. Dehors, nous attendions... Une petite fumée blanche nous indiquait tout à coup que le fou se chauffait. Nous revenions alors au camp tout songeurs et un peu effrayés.

Un jour que nous étions à regarder brûler un feu de grève, et que pour ajouter au plaisir, nous faisons griller du varech qui se tordait en pétillant, l'ombre du vieux fou, comme celle d'un spectre, se mit à danser près de nous. Le plus brave d'entre nous — je n'ose

pas dire que c'était moi — se retourna pour reconnaître notre héros ; ma sœur cria — les femmes sont si nerveuses — et le bonhomme se tenait toujours devant nous sans nous parler. "Bonjour Jos!", lui crièrent quelques voix ; mais pas de réponse. Il faisait peur à voir : un géant à la barbe demi-rousse et longue, les yeux bleus mais malins, un vieux feutre sur la tête orné d'une queue d'écureuil. Sans broncher, les mains dans les poches d'une vareuse que je lui avais toujours vue sur le dos, il nous dévisageait et nous faisait peur. Instinctivement, nous nous retournions pour ne plus le voir, mais sur le côté, son ombre projetée par les flammes, dansait toujours pour nous indiquer sa présence. Nous n'étions pas bien gros. Le vieux se tourna enfin du côté de la mer, alluma sa pipe, la seule que je lui avais connue depuis huit ans, et se laissant tomber sur les genoux, il s'assit à la manière des sauvages, en se repliant sur lui-même. J'avais lu dans un livre que le feu éloignait les bêtes fauves, mais à partir de ce moment, je ne crus plus aux auteurs... Je n'oublierai jamais cette minute où il se décida à ouvrir la bouche. Nous avions peur mais la curiosité l'emportait et nous brûlions de savoir ce que ça pouvait dire un être comme lui.

"C'est du beau bois à plein que vous brûlez là". Le reproche était mérité, car nous nous étions servi du bois qu'il avait sauvé avec peine. "J'en ai ben fait des feux comme ça, dans ma jeunesse, mais c'était pour guider les bricks qui naviguaient au large... Une fois que nous avons oublié d'allumer le feu, par rapport aux criatures qu'avait fallu aller voir, y a eu un gros naufrage, dret en face, sur le bout de la batture de sable..."

Un naufrage vis-à-vis de notre camp d'été? Ça prenait bien le "fou" pour nous en apprendre la nouvelle. Je me souviens alors que mon grand-père, un natif de Métis, nous avait souvent raconté l'histoire de nombreux naufrages survenus dans les parages ; et que dans ce coin exactement, auquel je ne songeais qu'avec horreur parce qu'on l'appelait "l'Anse des Morts", on avait souvent trouvé, battus par la marée, ou desséchés sur le sable, les cadavres méconnaissables de pauvres naufragés. Mais je ne me souvenais de tout cela que comme d'un conte merveilleux auquel on ajoute foi, quand on veut "transporter des montagnés"... tandis que j'aurais mis ma main dans le feu pour défendre l'authenticité de l'histoire du "vieux fou". Il nous montrait l'endroit : c'était au sù, ou bien à l'ouest, ou enfin là-bas sur la batture... Tous ces détails me médusaient. Il nous montrait du doigt, il avait vu, il voyait encore, comme si la tragédie venait de se dérouler ; ses yeux reflétaient quelque chose de mystérieux, d'indéfinissable. Cet homme se montrait à nos yeux comme le survivant du grand malheur dont il nous faisait le triste récit.

Et continuant de parler, toujours en regardant la mer, il nous décrivait les détails navrants de la tragédie : les signaux de détresse, le sauvetage, les pertes de vie, les cris des victimes dans la nuit noire... la triste arrivée des rescapés en chaloupes, au quai de la rivière

Métis. . . Et tout en l'écouter parler, je songeais. . . Pourquoi allait-il tous les jours, quand la mer était belle, se balader dans cette même direction, en ramant comme un forçat, une embarcation qui n'aurait rien suggéré de la galère à un Romain, mais qu'un Chinois eût pris pour un quai flottant, tant elle était massive et carrée?

La question me brûlait les lèvres Je la risquai. Il ne me répondrait pas, j'en étais sûr. Il n'aimait pas qu'on l'interrompe. J'ouvris enfin la bouche, mais je faillis mourir de peur. . . Il se retourna de mon côté, les yeux en feu; on eût dit qu'il voulait m'anéantir. Ce n'était que de la joie, je m'en aperçus bien vite. Alors pour satisfaire ma curiosité, ou peut-être pour ne pas diminuer l'emprise qu'il savait avoir sur nous, il nous révéla, en se penchant mystérieusement, comme Midas confiant son secret à la terre, qu'à cet endroit où on le voyait aller si souvent; là où dans un remous, le "beau navire à voiles" avait disparu, on pouvait, quand l'eau était claire, voir briller "à vingt brasses au fond, de l'or en barre. . ."

Nous étions stupéfiés. De l'or en barre! Ça valait tous les contes qu'on m'avait racontés jusque-là, y compris celui de "Ti-Jean et la fève". Je vous avouerai cependant, que devant un tel naturel et une ingénuité aussi frappante, nous nous serions fait un crime, tous tant que nous en étions, de douter un seul instant que ce fût vrai. Les cultivateurs de la côte m'apprirent plus tard — à ma grande déception — que ce que le fou voyait réellement briller quand il faisait beau, c'était la rampe de cuivre de la timonerie de ce fameux navire, que les algues, les herbes marines et le limon n'avaient pas encore réussi à ensevelir complètement.

Le vieux fou pleurait presque. . . Il nous disait, tant sa folie était grande, qu'il espérait un jour voir baisser la mer, au point qu'elle laisserait à découvert, cet "or en barre" qu'il convoitait depuis sa jeunesse, et qui avait peut-être été comme lairons pour laquelle les gens de la côte, l'appelaient comme nous, "le vieux fou".

Et comme épuisé d'avoir tant parlé, ou peut-être à regret de nous avoir révélé son secret, il jeta vers le large un dernier regard, n'y voyant pas briller l'or que la mer prendrait encore des siècles à mettre à jour. . . , il prit sur le sable un morceau de jonc sec, le présenta à la flamme du feu de grève, alluma son "brûle-gueule" pour la centième fois et se leva. Nous le vîmes alors disparaître dans l'obscurité, avec son ombre gigantesque qui dansait près de lui, et un petit nuage de fumée qui entourait sa tête. Dans notre imagination, nous crûmes à la disparition d'un démon.

Et pas loin, derrière la pointe de la pêche, s'éleva ce soir-là, comme à l'ordinaire, une petite fumée blanche. . . Le vieux fou réchauffait ses souvenirs dans la cabane de son enfance. . .

(Courtoisie de l'auteur et de la *Revue Moderne*,
juillet 1932)

LE VIEUX FOU EST MORT*par*

GABRIEL LANGLAIS

Le soleil vient de s'éteindre dans l'étendue grise d'une mer d'automne. Au bout de la batture, quelques loups-marins se disputent avec acharnement l'occupation des rochers que le "baissant" n'a pas encore asséchés. Ils hurlent comme à la veille des jours de tempête, mais leurs manifestations laissent indifférent un "volier" de canards qui font paresseusement la pêche du soir. Les martins-pêcheurs ont disparu. Seules, quelques corneilles et de temps à autre un goéland survolent le camp, pour lui donner par cette nuit froide de fin de septembre, une allure plus sinistre. Je secoue machinalement ma pipe et j'entreprends de parcourir, à la brunante, ce domaine où dans ma prime jeunesse, j'ai passé des heures si gaies.

Le feu pétille dans le foyer. Les fucus et les liminaires se disputent sur les chenêts les joies d'une pétarade que les cristaux de sel marin rendent encore plus intense. Un "couac" me salue à l'extérieur, en passant rapidement au-dessus de ma tête, pour annoncer par son cri lugubre, que la nuit va venir. Il faut que je me dépêche, bientôt tout ce paysage s'effacera avec la rapidité de souvenirs d'enfance. Ah! retrouver comme le Grand Mealnes, le sentier rayonnant, tout orné de roses, qui conduit au Domaine perdu!...

* * *

Le lecteur comprendra mieux, si je m'arrête ici, pour lui expliquer qui est le Vieux fou et quel rôle il a bien pu avoir joué dans ma vie. Il y a deux ans, dans cette même revue, j'esquissais par quelhanté la côte de Métis, pendant mes vacances d'enfant. Il convient de dire tout de suite que même s'il passait pour fou, il ne l'était pas en réalité. On l'avait, en bas âge, exclu de l'école pour une leçon mal apprise, et depuis ce temps, élevé par des parents apparemment peu soucieux de son éducation, il avait grandi à la façon d'un enfant ignorant et sans talent. Les gens de la côte, ses compagnons d'école avaient pris la triste habitude de le traiter de fou. Mais il cachait sous des habits plutôt rustres et une barbe rousse que les années faisaient grisonner, l'âme simple et bonne d'un paysan de chez nous. Comme il n'avait pas d'amis il n'y avait rien qui lui plût davantage que la compagnie des enfants. Il était bon pour eux et ceux-ci le lui rendaient bien. Ils avaient pour le vieux fou une admiration qu'ils auraient difficilement pu définir. Ce grand diable d'homme avait plus de six pieds, toujours coiffé du même feutre sali par les autans et

auquel il accrochait, avec une coquetterie de gossé, la queue d'un écu-reuil qu'il avait abattu; toujours revêtu des mêmes salopettes cras-seuses et de la même vareuse, ce grand diable d'homme aux yeux bleus, à la voix douce, aux expressions pittoresques, les charmait. Et quand le soir, pour s'amuser ils faisaient des feux de grève, le Vieux fou surgissait comme fasciné par les flammes. Le silence régnait à son arrivée. Son pas lourd se faisait entendre de loin sur le "gravois". Simple, presque majestueux dans sa modestie, il s'approchait, comme il disait, pour "jaser avec la jeunesse". Il avait une ma-nière à lui de les entretenir. Sans s'asseoir, car il ne s'asseyait ja-mais, il se recroquevillait en petit bonhomme, pour être à la hauteur de leurs visages. Puis, sans que nous le lui demandions, il nous ra-contait pour la millième fois peut-être, le récit des naufrages d'autre-fois, les hivers amusants qu'il avait passés en compagnie des marins qui avaient dû attendre la fonte des neiges pour retourner dans leur pays. Et il terminait toujours ses récits par cette allusion à de "l'or en barre" qu'il nous jurait avoir vu briller, quand le temps était clair et qu'il ne ventait pas "sûroit", à un mille à peine de la batture. Le feu s'éteignait et nous écoutions toujours son récit. Il parlait, parlait comme la mer roule ses vagues... il avait son rythme hypnotisant, et nous écoutions cet homme qui ignorait son âge, et savait pourtant de si jolies choses.

Puis, un jour je reçus une lettre de mon frère m'annonçant que le Vieux fou était mort. La nouvelle m'atterra comme si une partie de mes souvenirs d'enfance venait de mourir avec lui. Qui désormais, raconterait à nos enfants, ces merveilleuses histoires de naufrages et de sauvetages aventureux? Le fou était mort. Vive le Vieux fou!

* * *

Je reprends donc le cours de mon récit du début. Je me dirige du côté de la falaise qui conduit à la cabane qu'il a construite, à ce qu'on m'a dit, avant de mourir. Je monte avec peine, j'escalade es-soufflé cette côte que dans ma jeunesse, je grimpais tout d'un trait. Arrivé au sommet, j'aperçois le pignon tronqué d'un taudis construit au hasard. Une porte latérale y accède qui est retenue par une tige de fer. Avec le respect que l'on doit aux choses sacrées, je fais sauter la tige et j'entreouve une lourde porte pour apercevoir une pile de billes de bois de pulpe, de la "pitoune" comme il appelait le bois lui-même. C'était la provision, la dernière, qu'il s'était faite pour passer l'hiver au chaud. Plus rien de ce petit temple, de ce sanctuaire qu'il s'était édifié autrefois sur la grève, au terme de la marée montante! Une chauve-souris en sortit avant que je n'aie eu le temps de refermer la porte. Froideur de la mort!

Je redescends la côte. Il doit bien rester quelque part sur la plage des vestiges de son passage. Qu'est devenue cette fameuse ca-bane où, le dimanche, il allait s'étendre pour prendre "la fraîche". J'ai beau chercher, je n'aperçois plus qu'un amas de planches et de

poutres que le temps achève de ronger, de la tôle rouillée, un vieux baquet qui servait à contenir son eau potable et sous tous ces débris, je découvre le bois humide d'une partie de poupe de navire. Je me souviens qu'il en avait orné sa cabane, au temps jadis, et il nous racontait avec une naïveté touchante qu'il avait sauvé cette épave lui-même, un jour, à la mer. Il ajoutait, pour enjoliver son récit, que ce débris devait venir d'un brick anglais qui faisait souvent la traversée, dans ce temps-là, et qu'un jour il n'avait plus revu. . .

A quelques pieds de ces ruines, gisait le squelette encore tout goudronné de l'embarcation bizarre dans laquelle il "allait aux loups-marins". Une rame brisée, rivée au sol par l'étau d'un tolet renversé, dormait à ses côtés.

La nuit était venue et l'obscurité rendait ces objets à peine perceptibles. Le sable balayé par le vent, commençait déjà à ensevelir ces reliques. Dans dix ans, dans vingt ans, le sable les aura complètement recouvertes, et peut-être qu'un jour, un petit gars, devenu homme, aura la curiosité d'aller les exhumer, pour qu'elles lui redissent l'histoire captivante de l'être mystérieux auquel elles ont appartenu.

Comme pris de panique, je quittai à la hâte, la tristesse de ces lieux. Et tout en regagnant le camp, le long de la grève, il me semblait qu'au milieu des hurlements des loups-marins, du vent qui rafalait du salin et du bruit des vagues qui mouraient sur le sable, il me semblait entendre la voix douce du Vieux fou, me dire comme autrefois : "Cherche, là-bas, un peu en deça de la Pointe aux Cenelles, à vingt brasses au fond, pis tu vas voir briller de 'l'or en barre'". . .

Les loups-marins s'étaient tu. La lune se levait sur la côte et je crus apercevoir, comme dans un rêve, la silhouette lente et majestueuse du Vieux fou, se promener sur la falaise. . . Dans le camp, le feu pétillait toujours. Il en jaillissait comme une flamme nouvelle dans laquelle je vis un symbole : celui de l'espérance qui renaît toujours des cendres du souvenir !

(Courtoisie de l'auteur et de
La Revue Moderne — février 1933)

LE VIEUX FOU REVIENT*par*

GABRIEL LANGLAIS

FIN d'août 1939!
Mes vacances vont bientôt prendre fin. Une pluie fine a battu, toute la journée, la poussière de la route. Le sable de la grève est encore tout humide, et les fourmis se montrent à sa surface plus actives que jamais. Pendant que dans les journaux les hommes préparent la guerre, la fourmi industrielle travaille, elle construit; sans relâche elle escalade les cailloux, les débris de coquilles et d'oursins. Il en sort de partout. L'automne s'annonce, il faut préparer l'hiver! La mer est calme, comme elle l'est habituellement à Métis, au baissant. Le soleil fait des efforts pour se montrer beau avant de disparaître. Mais les nuages ne nous laissent voir que des échancrures de rose. Ils dessinent au Nord des arabesques fantastiques. Des spectres de Guerre et de Mort! Avec le vent qui tombe le silence s'est fait. Quelques corneilles affamées se disputent au loin la dépouille d'un marsouin échoué; quelques goélands attendent qu'elles soient repues pour venir déchiqueter à leur tour, la chair saignante du monstre marin; et très haut, presque au niveau des nuages, un émerillon se rougit les ailes aux rayons du soleil.

Spectacle unique, spectacle grandiose, spectacle gaspésien!

La mer en se retirant a délavé les débris calcinés d'un feu de grève. Hier, sa flamme s'élevait à une trentaine de pieds dans les airs. Hier, c'était un feu de joie comme au temps de mon enfance... comme au temps du Vieux fou!

* * *

Le Vieux Fou! Vous connaissez son histoire, je vous l'ai racontée il y a quelques années. Je suis même revenu vous dire, un jour, comment il était mort, le pauvre homme. Je me suis plu à vous dire comment il avait hanté notre enfance, comment, avec ses six pieds de chair et d'os, il avait le don de nous impressionner, la tête coiffée de son feutre mal foutu, décoloré et sale par-dessus le marché. Je le revois encore, son fusil de chasse en équilibre dans sa main droite, ses grosses bottes concassant à chacun de ses pas le gravois de la plage, s'avançant à pas de géant, à la façon des découvreurs ou des hommes des bois Marie LeFranc en eût fait le héros d'un de ses romans!

Il avait ses histoires, il avait ses légendes, le cher homme! Il croyait, par exemple, que "dret sû le nordet, par-delà la Pointe aux Cenelles, un peu en deça du récif, on pouvait voir au fond de l'eau,

quand le temps était pas trop "brin", de l'or en barre..." Il nous racontait les naufrages les plus fantastiques. Il vous disait les longs hivers qu'il avait passés "quand j'étais ane jeunesse comme vous autres", avec des marins anglais, écossais, et même allemands qui avaient fait naufrage sur la Côte, et qui attendaient le retour des corneilles pour reprendre la voie des mers. Il nous racontait ses chasses aux loups-marins, la lutte presque homérique qu'il devait leur livrer à coups de gaffe, une fois qu'il les avait blessés avec une balle. Il racontait, le Vieux Fou, il racontait avec une telle naïveté, une telle sincérité, que jamais il ne nous serait venu à l'esprit de douter de lui. Il a emporté avec lui en terre, le secret de sa vie. Il est mort sans nous avoir dit son âge, il est mort sans nous avoir dit pourquoi il ne se rasait jamais et pourquoi il vivait toujours dans la cabane qu'il s'était construite sur la grève, avec du bois de grève, au lieu d'habiter la maison de son frère! Je croyais que le Vieux Fou était mort, et je n'en suis plus bien certain depuis que je crois l'avoir revu... Les Fous ont-ils deux vies?

* * *

L'air pur, le salin, les émanations d'iode du varech, tout cela me montait à la tête par bouffées violentes. C'était étourdissant de santé et de griserie. On dit que la mer est souvent l'ivresse des marins!

Me suis-je endormi? Je ne le crois pas, car je revois toujours les nuages découpant sur fond rose des silhouettes de laine grise, j'entends toujours le cri des corneilles et il me semble que toujours le ventre blanc et rouge du marsouin oscille au gré des flots... Et pourtant je l'ai vu passer, long, pensif, ses grands yeux bleus plus hagards que jamais... Il tenait à la main son éternel fusil, et sur son feutre plus gris, plus sale qu'autrefois, toujours cette même petite queue d'écureuil qui le faisait coquet. Il passa si près de moi que je dus retirer mes jambes pour qu'il ne me les broie pas. Puis il me regarda un instant, avec ces yeux qu'il prenait quand il voulait nous reprocher d'avoir brûlé le bois de grève qu'il avait "sauvé". Regard d'un moment! Il avait sur le front un air soucieux, comme aux jours où chassant la corneille, il n'avait réussi qu'à en tuer deux! "Deux chiennes de mortes!" disait-il alors, "mais y en a encore à plein arachu Larivée!" C'était bien lui! Dans l'état de suexcitation où je me trouvais, je ne pus m'arrêter à songer s'il s'agissait d'un revenant, d'un fantôme ou d'une pure hallucination. On doit avoir la hantise des Fous comme on peut avoir celle de la Mort!

Je le regardai continuer son chemin. Le soleil baissait toujours. De temps à autre, un loup-marin, prophète de tempête, se disputait avec des cris une roche de la batture, et le Vieux Fou, comme par habitude, se retournait vers le large...

La mer avait baissé de dix pieds. Le marsouin était presque à sec, et je ne distinguais plus sur la surface écorchée de son ventre

que les points noirs des dernières corneilles. L'émérillon avait depuis longtemps gagné son aire, et toujours, s'enfonçant dans le lointain, je voyais se balancer la silhouette élégante et noire de mon Vieux Fou. Un vollier d'alouettes se posa à mes pieds, la vision s'effaça!

* * *

Ce soir-là, je ne dormis pas.

Des "éclairs de chaleur" comme avait l'habitude de dire le Vieux Fou, ne cessèrent de sillonner la mer. Messager de tempête, vieux loup de mer, vieux Fou de mon enfance, tu n'étais donc pas mort! Mais pourquoi revenir? A la recherche de quoi? Pour quelle aventure?

Je me le demande encore. Une semaine plus tard, les journaux nous apprenait la nouvelle de la déclaration de la guerre, et je compris que le Vieux Fou était venu nous dire, son fusil en main, que demain ce serait la guerre. La guerre aux marsouins allemands, aux loups-marins russes et aux corneilles italiennes.

Vraiment, je crois que le Vieux Fou est réellement revenu!

(Courtoisie de l'auteur et de
Paysana — septembre 1940)

BIBLIOTHEQUE
CEGEP
RIVIÈRE-DU-LOUP

STATISTIQUES DEMOGRAPHIQUES

| | | |
|------------|------|--------------|
| 1818 | 110 | |
| 1851 | 960 | 103 Sauvages |
| | | 257 McNiders |
| | | 600 Métis |
| 1857 | 1200 | |
| 1886 | 2044 | |
| 1888 | 2037 | |
| 1890 | 1884 | |
| 1891 | 1943 | |
| 1893 | 1920 | |
| 1894 | 2130 | |
| 1896 | 1863 | |
| 1897 | 1935 | |
| 1898 | 2277 | 1933 |
| 1899 | 2235 | 1934 |
| 1900 | 2291 | 1935 |
| 1901 | 2200 | 1936 |
| 1902 | 2275 | 1937 |
| 1903 | 2349 | 1938 |
| 1904 | 2430 | 1939 |
| 1905 | 2432 | 1940 |
| 1906 | 2445 | 1941 |
| 1907 | 2622 | 1942 |
| 1908 | 2538 | 1943 |
| 1909 | 2635 | 1944 |
| 1910 | 1526 | 1945 |
| 1911 | 1526 | 1946 |
| 1912 | 1400 | 1947 |
| 1913 | 1410 | 1948 |
| 1914 | 1309 | 1949 |
| 1915 | 1303 | 1950 |
| 1916 | 1165 | 1951 |
| 1917 | 1150 | 1952 |
| 1918 | 1202 | 1953 |
| 1919 | 1190 | 1954 |
| 1920 | 1225 | |
| 1921 | 1200 | |
| 1922 | 1301 | |
| 1923 | 1320 | |
| 1924 | 1301 | |
| 1925 | 1350 | |
| 1926 | 1330 | |
| 1927 | 1320 | |
| 1928 | 1302 | |
| 1929 | 1350 | |
| 1930 | 1380 | |
| 1931 | 1373 | |
| 1932 | 1403 | |

STATISTIQUES

Baptêmes

De 1855 à 1955 il y a eu 7,650 baptêmes.

Premier baptême: 10 octobre 1855, Joseph Ouellet, fils de
Melchior Ouellet de Modeste Hudon.

1859 est l'année où il y eut le plus de baptêmes 144

1940 est l'année où il y eut le moins de baptêmes 23

Faits rares concernant les naissances

Dans l'espace de 100 ans près de 100 couples de jumeaux ont été baptisés.

Premier couple de jumeaux à être baptisés à Saint-Octave:

Jean et Louis-Arthur L'Etoile, enfants de Louis L'Etoile
et d'Anastasia Dumas, le 12 janvier 1856.

Douze couples de jumeaux sont morts aussitôt après leur naissance.

Années où il y eut quatre couples de jumeaux:

1867-1873-1874-1897-1908-1953

Années où il y eut trois couples de jumeaux:

1859-1891-1909

Trois couples de jumeaux, portant le même nom de famille sont nés la même année, en 1867:

24 janvier 1867 — Victoria et Cédulie Banville, enfants de
Ferdinand Banville et d'Emilie Tardif.

3 octobre 1867 — Cédulie et Marie-Claire Banville, enfants
d'Ephrem Banville et de Florence Chouinard.

20 novembre 1867 — Eléonore-Ernestine et Joseph-Elisée Banville, enfants d'Adam Banville et de Catherine Pineau.

Trois couples de jumeaux sont nés d'une même famille en l'espace de 8 ans, de Ferdinand Banville et d'Emilie Tardif:

Rose-de-Lima et Emilie, le 10 février 1859

Jacques et Gracieuse, le 5 janvier 1861

Ferdinand et Victoire-Cédulie, le 24 janvier 1867

Deux couples de jumeaux issus d'une même famille:

Maurice Bossé et Sophie Morin —

François-Xavier et Marie 23 juillet 1857

Samuel et Clémentine 26 mai 1870

| | | |
|---|-------------|-------------------|
| Thomas Fortin et Marcelline Drapeau — | | |
| Edmond et Joseph | 4 août | 1893 |
| Etienne et Thomas | 26 juillet | 1897 |
| Joseph Goyette et Amanda Michaud — | | |
| Eugène et Eugénie | 8 septembre | 1909 |
| Les-Philippe et Emilien | 16 mars | 1913 |
| Joseph Cloutier et Rose-Anna Julien — | | |
| Thérèse et Rachel | 28 octobre | 1924 |
| Gérard et Benoit | 3 avril | 1926 |
| Joseph Brillant et Marie Gagné — | | |
| Alphonsine et Louise | 3 octobre | 1891 |
| Reine et Yvonne | 30 août | 1901 |
| Triplettes et jumeaux dans une même famille : | | |
| Jean-Marc Larrivée et Cécile Roy — | | |
| Simonne-Georgette | } | 11 septembre 1946 |
| Jeanne-Marielle | | |
| Marthe-Raymonde | | |
| Jean-Yves et Jean-Paul | 19 avril | 1948 |

Mariages

De 1855 à 1955, il y eut 1386 mariages.

Premier mariage, le 5 novembre 1855 —

Helan Otis et Marie-Louise-Constance Turcotte.

1871-1899 sont les années où il y eut le plus de mariages 30

1932 est l'année où il y eut le moins de mariages 0

Sépultures

De 1855 à 1955, il y a eu 2,950 sépultures.

Première petite sépulture, 1 novembre 1855 — Joseph Carrier, enfant de Joseph Carrier et de Julienne Beaulieu.

Première grande sépulture, 13 janvier 1856 — Cyprien Perron, époux de Thérèse Vignola, à l'âge de 41 ans.

1879 et 1902 sont les années où il y eut le plus grand nombre de sépultures, soit 64.

1941 est l'année où il y eut le moins de sépultures, soit 8.

Toujours dans le domaine des sépultures, les registres paroissiaux nous révèlent de nombreux accidents mortels : sept personnes sont mortes par asphyxie ; neuf, d'accidents de chemin de fer ; trois, tuées par un arbre ; quatorze se sont noyées et vingt-trois sont mortes d'accidents de tout genre.

FAMILLES SAUVAGES

Michel René
Noël Thomas
François-Xavier Etienne
Nicholas Denis
Pierre Jérôme

Laurent Athanase
Louis Aubin
Pierre Denis
Joseph Murray
Noël Philippe

Premier baptême de sauvage

4 août 1857 — Joseph, fils de Michel René et d'Hermine Audet,
de l'Anse-des-Morts.

Mariages de sauvages

17 juillet 1860 — Noël Thomas et Thérèse Hustan.
12 juillet 1914 — Noël Dedam et Mary Catpat.

Dernières sépultures de sauvages

15 mai 1886 — Joseph Murray, époux de Françoise Jérôme, à l'âge de 51 ans.
30 juillet 1886 — Alcide Aubin
4 septembre 1886 — Adélard Aubin, enfant jumeau de Louis Aubin et d'Adélaïde Gagné.

Après 1886, il ne se trouve aucune trace des Sauvages dans la paroisse et la région.

FIN

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|-----|
| Bénédiction Apostolique | 9 |
| Présentation | 11 |
| Introduction | 17 |
| Chapitre I.—METIS, Terre de Beauté | 23 |
| Chapitre II.—METIS, Terre de Féodalité | 39 |
| Avocats et Notaires | 103 |
| Chapitre III.—METIS, Terre de Conquête | 63 |
| Nos Vieux | 121 |
| Chapitre IV.—METIS, Terre de Foi | 111 |
| Prêtres et Religieux | 205 |
| Chapitre V.—METIS, Terre de Rivalité | 249 |
| Nos députés | 278 |
| Chapitre VI.—METIS, Terre d'Education | 289 |
| Nos professeurs et nos universitaires..... | 343 |
| Chapitre VII.—METIS, Terre de Labeur | 355 |
| Le médecin chez nous | 380 |
| Nos médecins et nos dentistes..... | 388 |
| Chapitre VIII.—METIS, Terre d'Evolution | 397 |
| Nos industriels et nos comptables..... | 417 |
| Chapitre IX.—METIS, Terre d'Honneur | 425 |
| Nos premières vocations | 451 |
| Chapitre X.—METIS, Terre de Postérité | 459 |
| Nos vocations religieuses | 485 |
| Chapitre XI.—METIS, Terre de Légendes | 493 |
| Statistiques démographiques | 515 |

56784

BIBLIOTHEQUE
CEGEP
RIVIÈRE-DU-LOUP

Achévé d'imprimer le 20 juillet 1955
sur les presses de Le Quotidien Ltée
Québec, Canada.